

LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA

POUR L'HONNEUR DE DIEU

(Um Gottes Ehre)

Le Drame de la vie de Calvin

par **Arthur PFENNINGER**

Pasteur à Zurich



Adaptation française par **Edmond Dumérial, Docteur ès-Lettres**

Publié à l'occasion du Jubilé de Jean CALVIN
avec le concours du MEMORIAL de l'EDIT de NANTES

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs
publiée par la

SOCIETE CALVINISTE

**Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs
des Eglises réformées françaises et étrangères.**

COMITE DE REDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL — Jean HOFFMANN
Pierre MARCEL — Michel RÉVEILLAUD
André SCHLEMMER — A.-M. SCHMIDT

Directeur : Pierre MARCEL

Président de l'Association Internationale Réformée

Rédaction : 8, rue de Tourville, ST-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise), France

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS se référer page 3 de la couverture

PRIX DE CE NUMÉRO : N.F. 3,

(Franco de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux de
« La Revue Réformée » — voir page 4 de la couverture — adressée directement
à notre Trésorier : voir page 3 de la couverture)

A NOS ABONNES

Tous les abonnements partant du 1^{er} janvier, nous serions extrêmement reconnaissants à nos abonnés de bien vouloir renouveler sans tarder leur abonnement, en nous adressant leur souscription 1960, selon les indications de la page III de la couverture. Merci.

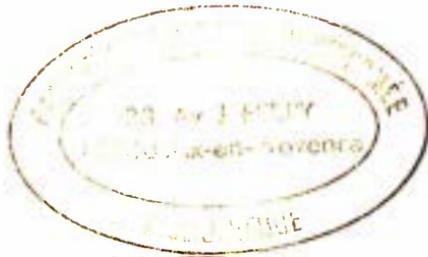
— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les six premiers mois de l'année. Les frais de rappel (N.F. 0,50) sont à la charge des abonnés.

A Monsieur le Pasteur Pierre BOURGUET
Président de l'Eglise Réformée de France
Ami fidèle et érudit de notre glorieux passé

Hommage de l'auteur et du traducteur,
A. P. et Ed. D.



A Monsieur le Pasteur Arthur PFENNINGER

*Hommage de fraternelle admiration
de son interprète,*

Edmond DUMÉRIL.

AVANT-PROPOS

Quand l'auteur de « Um Gottes Ehre », dont j'étais l'hôte en 1955, m'offrit son œuvre, ces trois tableaux dramatiques de la vie de Calvin me passionnèrent aussitôt. Je lus d'un trait la brochure et déclarai à M. Pfenninger : Non seulement cette pièce est d'une fidélité historique frappante — compte tenu de l'optique théâtrale —, mais elle émeut, elle empoigne par la vivacité du dialogue et l'atmosphère tragique que fait naître celui-ci. Elle me rappelle les drames des jeunes Gœthe et Schiller. Permettez-moi d'essayer de la traduire. Ainsi, pendant plus d'un an, je vécus avec l'œuvre. Je me suis enrichi spirituellement à la méditer, pour rendre en français l'impression profonde produite sur moi par sa forme originelle.

Arthur Pfenninger n'est pas seulement un pasteur infatigable, un musicologue passionné. Il a écrit quantité de pièces et composé des chœurs dialogués, inspirés par la Bible, la Réforme, la vie de J.-S. Bach, son compositeur favori, par la Suisse, son peuple et son histoire, considérés sub specie aeternitatis. Son but a été toujours de créer pour les soirées et fêtes religieuses des œuvres d'accès facile, qui élèvent l'auditeur au-dessus de sa vie mesquine, au spectacle de héros animés par l'Esprit divin.

C'est précisément pour un jubilé de Calvin, celui de l'Institution de la Religion chrétienne, qu'Arthur Pfenninger « se sentit poussé à écrire ce drame pour le lancer comme un manifeste de notre Foi dans le monde en désarroi ». C'était en 1936... Le spectre hideux de la guerre réapparaissait au Sud de l'Europe, et, vers le Nord, le Nazisme inhumain forgeait ses armes et ses chaînes... La « première » de Calvin eut lieu à Ruti, paroisse de l'auteur, au bord du lac paisible. Depuis, le drame a été repris partout en Suisse alémanique. Il vient de l'être intégralement à Zürich, dans l'énorme salle du Kongresshaus, ce 22 novembre, pour le Jubilé de 1959, qui a réuni autour du grand Réformateur toutes les Eglises du Canton. Toujours et partout, ce fut le même succès.

Dans ce drame d'un Homme providentiel et d'une Cité, modelée par lui, qui a porté son esprit d'ordre dans la liberté jusqu'au Nouveau Monde, le Passé parle au Présent pour l'instruire. La Foi réformée n'est pas liée à une époque. Comme l'Esprit de son divin Maître, sa substance et sa force sont toujours présentes, si nous savons la retrouver.

« Soli Deo Gloria », à cette antique et noble devise, reprise par la « Revue Réformée », va répondre à l'unisson notre titre, cri de guerre de Jehan Calvin, « Pour l'honneur de Dieu »... Puissions-nous toucher ainsi bien des cœurs évangéliques, grâce au bienveillant accueil de M. le Pasteur Pierre MARCEL, Directeur de la Revue, et à son Comité, auxquels nous deux, auteur et adaptateur, exprimons avec joie toute notre gratitude.

Il n'est posé aucune condition à la représentation du Drame, intégralement ou par actes séparés. Celui-ci est mis à la libre disposition des Eglises pour instruire et pour édifier.

PERSONNAGES

Jean CALVIN, le réformateur.

Guillaume FAREL }
Pierre VIRET } précurseurs de CALVIN à Genève.

Théodore de BÈZE, recteur de l'Académie à Genève et successeur de CALVIN.

JONVILLIERS, secrétaire de CALVIN.

SARRAZIN, médecin de CALVIN.

CONSTANCE, gouvernante dans la maison de CALVIN.

L'ADVERSAIRE.

FRANÇOIS

MARTIN

GUILLAUME

OLIVER

JOHN

LASKI

BOCSKAY

CONSTANTINO

OCCHINO

JEAN

JACQUES }

étudiants.

les porteurs.

FAMULUS, valet de CALVIN.

Le bourgmestre de Genève.

Le capitaine de la ville.

Les conseillers.

Les pasteurs.

L'envoyé du duc de Savoie.

L'envoyé de l'évêque.

Des libertins.

Des émigrants.

Les envoyés de la Hongrie, de l'Ecosse, des Pays-Bas.

Une femme.

Une vieille femme.

Un enfant.

Deux fillettes.

Quatre citoyens.

Le peuple, des soldats, des masques.

Le premier acte se joue en l'an 1536 ;

le second en 1564 ;

le troisième quelques semaines après le second.

Analyse du Drame

Le premier Acte montre quelle était la situation de Genève avant que le puissant esprit de CALVIN eût modelé cette cité. La première Scène dépeint la joie avec laquelle VIRET et FAREL, les deux précurseurs de CALVIN, accueillirent le livre nouvellement paru, « L'Institution de la Religion chrétienne », par Jean CALVIN. La deuxième Scène montre l'insécurité de Genève, menacée par des ennemis à l'extérieur, le duc de Savoie et l'évêque. Dans la troisième Scène apparaissent les ennemis intérieurs, ceux qu'on nommait les libertins, gens qui veulent vivre comme il leur plaît, et qui, par là, poussent la ville au désordre et à l'anarchie. La Scène IV nous montre FAREL impuissant ; mais dans la Scène suivante, la cinquième, il arrivera à gagner, par un âpre combat, Jean CALVIN, qui devait être le sauveur de la cité.

La première Scène du deuxième Acte tend à nous montrer comment CALVIN, le corps complètement ruiné par de multiples affections, arrive, grâce à la puissance de son esprit, à dominer son corps, de même qu'il s'impose à Genève et dans le monde. La Scène II nous fait apparaître ce grand homme comme un vrai pasteur d'âmes et un ami des pauvres et des humbles, triste avec ceux qui sont dans le deuil, joyeux avec ceux qui sont dans la joie, alors que la Scène III nous montre en lui le savant et le chrétien travaillant à l'exégèse des Ecritures. Dans la Scène IV, l'hostilité se manifeste sous les traits d'un homme qui vient attaquer CALVIN des deux côtés — au nom de la foi asservie à l'Eglise comme au nom de la foi anarchique. CALVIN triomphe de l'Adversaire par le message libérateur de l'Evangile qui est la Foi justement asservie et justement libre. Dans la Scène V, on essaie de montrer la position de la Femme dans le Calvinisme et de comprendre sa nature particulière, au service de la charité que soutient la force de la Foi. La Scène VI nous montre CALVIN comme Professeur et Père de ses étudiants qui sont sur le point d'être lancés à travers le monde comme des « traits de Dieu » pour y porter la Bonne Nouvelle dans leur pays d'origine. Au moment de leur départ apparaissent des réfugiés de France, persécutés pour la Foi, qui trouvent à Genève une nouvelle patrie auprès de leur père spirituel, CALVIN.

La première Scène du troisième Acte montre l'angoisse et l'émotion du peuple de Genève autour de son père et éducateur mourant. Genève est devenue la citadelle de Dieu et celle-ci demeurera inébran-

lable même quand CALVIN ne sera plus là. C'est ce que tendent à montrer les Scènes suivantes : elles décrivent la constitution de cette forteresse et ses trois éléments, cimentés en un seul corps par l'unité de la Foi, suivant un plan qui apparaît clairement : l'individu, l'Eglise, l'Etat.

Ainsi, dans la Scène II, apparaît la nature de l'Etat, ordre voulu de Dieu, institué pour protéger la vie contre toutes les puissances dissolvantes et anarchiques.

Dans la Scène II, l'Eglise est reconnue comme une Institution créée par Dieu pour sauver l'humanité et constituée par une Communauté de croyants. Etat et Eglise sont le rempart qui défend extérieurement et intérieurement le Saint des saints, où l'individu se rencontre personnellement avec Dieu. Cette rencontre est présentée dans la quatrième Scène dans la personne de FAREL.

La Scène V amène sur le théâtre les envoyés des peuples réformés. Par leur présence, ceux-ci témoignent, juste au moment de la mort de CALVIN, de la vitalité et de la solidité inébranlables de son œuvre dans le monde entier.

A. P.

ACTE PREMIER

Une salle toute simple, à balcon vitré, avec une table et plus en avant un pupitre pour lire debout

SCÈNE I

VIRET (assis à la fenêtre, la Bible ouverte devant lui, est plongé dans la lecture. Il paraît ensuite sortir d'un monde mystérieux de profondes pensées et s'écrit après quelques instants de silence) :

O livre extraordinaire ! Tu n'es pas un livre, tu es notre sol nourricier !... Toute notre vie, je le vois bien, repose sur toi ; elle plonge en toi ses racines les plus profondes ; elle en tire mystérieusement sa nourriture ; elle se l'assimile dans le secret pour croître, se transformer et subsister. (Il se lève et pose la Bible sur le pupitre). Béni soit celui qui nous l'a donné pour nous faire vivre !

FAREL (crie au dehors, plein d'un joyeux enthousiasme) :

Viret ! Viret ! Où te caches-tu donc ? Viret ! (Comme un ouragan, il fait irruption dans la pièce, brandissant un livre triomphalement et serre avec passion Viret dans ses bras).

Je te retrouve enfin ! Que tu vas être heureux, bienheureux ! Crie, jubile, hurle ta joie, car nous avons trouvé la vie. Nos yeux contemplent cette clarté, cette illumination, ce feu qui arde comme le soleil ! (Il lui présente le livre en l'agitant avec frénésie). Regarde-le ! Lis ! C'est lui ! C'est bien cela ! Il dit tout. Tout ce que ma bouche voulait bégayer, il le dit, il l'exprime en termes justes ! Tout ce que mon cœur portait et ressentait confusément éclate ici au jour — et brille de lumière. Toutes les questions auxquelles s'attaquait en vain ma raison sont exposées ici, limpides et claires, mises à la portée de tous. *Institutio Religionis christianaæ* ! Institution de la Religion chrétienne ! L'éducation de la foi chrétienne ! Oui, vraiment, une éducation ! L'éducation pour tous, — pour toi comme pour moi, oui pour tous ! — Ah ! Ils vont s'ébahir ! Ces êtres odieux, il leur en assène un fameux coup sur la gueule ; car ils n'ont rien à y répliquer. Edifiée pierre sur pierre, sans crevasses ni fissure, telle se dresse cette muraille, ce rempart de forteresse ! Lis ! Lis !... Le messager me l'a apporté aujourd'hui. « Voici une nouveauté, seigneur, quelque chose de tout particulier, m'a-t-il dit. Tout le monde en parle, et l'ire comme la liesse est

grande ! » — Montre, lui dis-je, que je vois, moi aussi ! — Je lui arrache le livre des mains. Payer le messager, je n'y pense même pas ! Je me plonge dans la lecture... Non, je ne lis pas ! Je m'emporte ; je ris ; je bondis ! Plus je pénètre cet ouvrage, plus la joie me fait perdre la tête ! — C'est bien cela ! C'est ce qu'il nous faut ; c'est ce qui va nous remettre d'aplomb — et notre ville aussi ! (*Il brandit le livre*). L'Institution de la vraie foi ! O Jean Calvin, ta raison virile est semblable à un pur cristal ! Ta main puissante est le poing armé de fer d'un chevalier sans peur et sans reproche ! Elle en assène, des coups retentissants ! Hé ! Tu frappes juste ! Tu as pénétré le cœur de Dieu pour nous le révéler ensuite. Tu nous en instruis pour nous passer tous sous la toise, misérable cohue d'êtres humains, et venir ainsi nous sauver.

Jean Calvin ! Voici la grâce que j'imploré : Dieu veuille me permettre d'échauffer mon esprit au soleil de son serviteur ; que sa force dure comme l'acier emplisse le cœur de notre chère cité ! (*Il dépose avec respect le livre sur le pupitre à côté de la Bible*). A côté de la mère, je dépose l'enfant. Tous deux purifient le sang corrompu du monde !

LE FAMULUS (accourant) : Deux hommes arrivent. Ils sont dans l'escalier ! Les voilà !

SCÈNE II

Les précédents

Deux hommes (entrent, enveloppés de manteaux)

LE PREMIER : Guillaume Farel !

FAREL : C'est moi !

LE DEUXIÈME : Ne sommes-nous pas surveillés ici ?

FAREL : Ma maison est libre de traîtres !

LE PREMIER : A Genève, par ces temps troublés, on n'est pas en sécurité !

LE DEUXIÈME : On n'est pas en sécurité, Maître Farel, et *toi* moins que les autres ! (*Avec un regard sur le famulus*) : Fais sortir ce famulus !

FAREL : Pourquoi donc ?

LE PREMIER : Parce que notre message est confidentiel !

FAREL : C'est un serviteur fidèle ! Si tous étaient seulement comme lui !

LE PREMIER : Le meurtre est embusqué au bord du chemin ! Oui, au bord de *ton* chemin, Farel ! — Tu es pour les Genevois un scandale, une brebis galeuse.

FAREL (*éclate de rire*) : Oui, pour ceux qui sont ennemis de la liberté et de l'Evangile. Je le sais depuis longtemps.

LE PREMIER : Ils sont embusqués sur ta route, sous le manteau de l'amitié ils dissimulent l'arme pointée vers ton cœur. Si tu sors de ta demeure, la trahison se glisse derrière toi, l'acier étincelant au poing. Les avenues cachent des précipices béants, les ruelles des tombes. Où que tu ailles, toute pierre peut te lapider, tout souffle d'air t'empoisonner. Les conjurés sont prêts ! C'est aujourd'hui qu'ils vont agir. Ecoute donc nos avertissements.

FAREL : Qui êtes-vous donc ? Levez les visières !

LE DEUXIÈME : Tu ne tomberas pas seul ! Genève tombera avec toi. Les bandes parcourent les rues dans le silence de la nuit, mais bientôt le jour même deviendra néfaste. Chacun se dresse contre son prochain...

VIRET : J'en appelle à Dieu !

LE PREMIER : Il n'y a aujourd'hui ni ami, ni ennemi. L'ami de qui-conque est aussi son ennemi. Les glaives s'apprêtent à sortir du fourreau, souvent un accès de passion déchire le voile et leurs coups empoisonnés sont prompts comme la foudre. Des grondements sourds ébranlent le sol. Subitement, la terre va s'ouvrir, découvrant une gueule béante...

VIRET : Non, ce n'est pas ainsi ! La cause de Dieu est ferme à Genève !

LE DEUXIÈME : Eh oui ! *On l'a bien juré !* Mais dites-moi, vous-mêmes : beaucoup ont bonne volonté, mais avoir une cause dans la tête ou mettre ses mains et ses pieds à son service, ce n'est pas la même chose ! Et c'est dans la tête que beaucoup la portent.

VIRET : Quand les hommes ne sont pas sûrs, Dieu, Lui, reste fidèle !

LE PREMIER : Partout règne la confusion ! Ton existence est menacée comme celle de la ville. Ne vaudrait-il pas mieux prendre ses précautions à l'avance et chercher une puissante protection ? (*Confidentiallement*) : A Genève, il y en a qui ont cherché cet appui et l'ont trouvé. Telles la forteresse glacée du Mont-Blanc et la muraille orgueilleuse du Salève, qui dominent la ville depuis des temps immémoriaux, ainsi se dresse au-dessus de Genève une double cime, et nous nous présentons devant vous comme ses messagers. A leur ombre, on trouve la paix pour le temps et pour l'éternité.

FAREL : Qui êtes-vous donc, suppôts du diable ? Bas les masques, que nous voyions vos traits grimaçants.

LE DEUXIÈME : Nous parlons au nom de puissants protecteurs, et nous écouter, c'est le salut !

FAREL : Non ! Vous êtes la trahison ! Montrez-vous ! (*Il se précipite sur les deux inconnus*).

LE PREMIER (*rejette son manteau*). (*C'est un chevalier portant les couleurs de Savoie*).

FAREL : C'est donc cela ! Alors, nous vous le déclarons : Genève appartient à Dieu et à son duc Jésus-Christ ! Il la protège et ses gardiens ne veillent pas en vain.

LE DEUXIÈME (*rejette également son manteau, les couleurs de l'évêque apparaissent*) : C'est au duc de Savoie et à l'évêque qu'appartient la ville !

FAREL : Joli couple fraternel ! La puissance ducale et la ruse épiscopale ! Christ, notre duc, est en même temps l'évêque de nos âmes !

LE DEUXIÈME : Que veux-tu donc, démon de Farel ? Ici et là, partout, tu pousses dans ta furie le monde à la révolte ! D'où viens-tu ? Météque réfugié !

FAREL : Etes-vous plus Genevois que moi ?

LE DEUXIÈME : Que fais-tu ici ?

FAREL : En tout cas, je ne fais pas ce que vous faites, vous autres, suppôts de meurtriers !

LE DEUXIÈME : Qui t'a chargé de parler ainsi ? Qui t'autorise à le faire ?

FAREL : Dieu me l'ordonne !

LE DEUXIÈME : Tu égares la ville, et c'est le diable qui te l'ordonne !

FAREL : Je ne suis pas un démon, je suis l'homme-lige du Seigneur Christ, crucifié pour nos péchés et ressuscité pour notre justification. La vie éternelle est le partage de quiconque croit en Lui ! Je suis son ambassadeur et j'agis comme plénipotentiaire de Dieu !

LE DEUXIÈME : Il blasphème Dieu ! Qu'est-il besoin d'un autre témoignage ? Il mérite la mort ! Holà ! Accourez, accourez ! (*Des gens armés forcent la porte*). Il s'est condamné lui-même ! Il mérite la mort !

LES HOMMES D'ARMES : Au Rhône ! Au Rhône !

LE DEUXIÈME : Il vaut mieux que ce misérable Luther périsse, plutôt que de le laisser égarer le peuple !

FAREL : Répète les paroles de Dieu et non celles de Caïphe !

LE DEUXIÈME : Tuez cet hérétique de Luthérien !

LE PREMIER : Tuez, tuez ce chien !

LES HOMMES D'ARMES : Au Rhône ! Au Rhône !

LE FAMULUS : Au secours ! Au secours ! Amis, accourez ! Au meurtre ! Au meurtre ! (*Il sort en hâte*).

LE PREMIER tire son épée contre Farel et frappe.

FAREL, rapide comme l'éclair, saisit la Bible du pupitre et la tient sur sa tête, si bien que le livre reçoit le coup.

SCÈNE III

(Au même instant, des coups de feu éclatent au dehors. — Les hommes armés laissent aller Farel et Viret ; ils écoutent avec effroi le vacarme de la rue d'où montent des cris et des appels : « Démon rouge, sors, hors d'ici ! » Des pierres sont lancées contre la fenêtre et l'on entend en même temps la foule se précipiter dans l'escalier. Les portes sont brutalement ouvertes et les Libertins apparaissent : ce sont des hommes et des femmes, des bourgeois et des soldats, certains en accoutrement de fous. Leur colère est déchainée ; ils sont armés de sifflets, d'instruments de charivari, d'épées et d'armes à feu qu'ils agitent furieusement).

LEUR CHEF : Hé ! Maitre Farel, tu en as, de nobles visiteurs ! Comme ça se trouve bien ! Nous voici maintenant tous rassemblés, toute la ville ! Toute la palette, toutes les couleurs : mamelouks et prêtres, évangéliques et bourgeois ! Mais nous, les indigènes, enfants de cette ville libre, nous qui ne sommes pas des métèques, nous allons régler les comptes, et nous les réglerons définitivement. Mais tout d'abord, permettez-nous, pour l'esbaudissement général, de vous chanter une petite chanson. (Aux autres) : Bourgeois de Genève, faites-la entendre ! (Avec emphase) : Entonnez-la en l'honneur de ces nobles hôtes !

(Les Libertins chantent tout en dansant et en menant grand bruit) !
 « C'était une mare aux canards onques n'en ai vu de plus belle,
 Nos canards s'y esbaudissaient, le cœur et l'esprit dans la joie,
 Mais un Matou vint sur la rive, faisant le gros dos de dépit :
 Ah ! ces beaux canards sur la mare, comme ils seraient manger de

[roi !

Et dame Chatte, sa compagne, est toute aussi rusée que lui ;
 Elle aussi rampe : Miaou, miou ! autour de la mare aux canards.
 Tous deux miaulent si gentiment de leur voix flûtée ce duo :
 " Venez, venez, chers canelons, qu'on vous admire de plus près."
 Mais quel tumulte éclate alors dans la noble gent aquatique !
 " Vous voulez nous voir de plus près ? Fameux ! Approchez-vous

[dans l'eau !

Mais l'eau, ça mouille, hélas, beaucoup, et boire un coup, ce n'est pas
 [drôle !

Aussi marchent-ils, consternés, de long en large sur la rive.
 Nos braves canards s'en amusent. Canes avec leurs chers canards
 Barbotent et clapotent à l'envi sur l'étang de la liberté. —
 Mais voici que survient un Cygne. " Défense à vous tous, clame-t-il —
 Battant des ailes et trompétant —, c'est péché de nager à deux ! "

— Que nous importe, à nous canards, qu'il gesticule tout son saoul, Il ne hurlera plus longtemps ; eh oui ! C'est bien son chant du cygne. » (*Tous reprennent le refrain avec des coups de sifflet et un affreux vacarme*).

LE CHEF (*aux émissaires du Duc et de l'Evêque*) : Eh bien ! Sire et Dame de la Chattemite, comment trouvez-vous la chanson ? Vous le voyez, chez les canards, règne grande liesse ! Libre à vous de vagabonder sur la rive. Mais vous introduire céans sera pour vous moins drôle. Ecoutez cet avertissement et regagnez la terre ferme !

BEAUCOUP : Et cela incontinent ! A la porte ! A la porte !

LE CHEF (*à Farel*) : Quant à vous, Maitre Cygne, votre chant nous écorche les oreilles ! Quand on a le col si long, il est bon de se méfier !

UNE VOIX DANS LA FOULE : Nous n'avons pas mis dehors le Duc et l'Evêque pour qu'un autre oiseau vienne s'installer dans le nid ! Nous autres Genevois, nous sommes libres et ne voulons être rien d'autre ! Nous ne nous laisserons pas gâter la liberté ! Plus de prêtraille ! Manger et boire tout notre saoul quand et comment cela nous amuse de le faire !...

BEAUCOUP (*ivres*) : La liberté ! La liberté !

UN, DU PEUPLE : Quiconque s'y attaquerá sera abattu comme un chien galeux ! (*Il tire un coup de pistolet*).

L'ENVOYÉ DE SAVOIE : Canaille ! Gibier de potence !

LE CHEF : Que croasse ce valet de cour ? Nous te conseillons...

L'ENVOYÉ DE SAVOIE : Ignoble avorton, né de la boue du ruisseau !

L'ENVOYÉ DE L'EVÈQUE : Bande de réprouvés ! Faite pour peupler l'enfer !

LE CHEF : Oui, en votre compagnie ! Prêtraille, corbeaux !

L'ENVOYÉ DE L'EVÈQUE : Apostats, excommuniés maudits !

BEAUCOUP : Chassez-les ! Nous sommes libres ! A la porte !

L'ENVOYÉ DE SAVOIE (*tire son épée*) : Approchez un peu, si vous avez du cœur !

(*Les deux partis dégainent et veulent se précipiter l'un contre l'autre*).

FAREL (*intervient d'une voix de tonnerre*) : Halte ! Ici, vous êtes nos hôtes !

BEAUCOUP : A la rue ! A la rue ! Vengeance ! Vengeance ! Vengeons-nous ! Rome à la rue ! Savoie au ruisseau ! Venez ! Venez !

(*Tumulte. Quelques Libertins sortent en se bousculant ; les autres les suivent*).

L'ENVOYÉ DE SAVOIE (*à Farel en partant*) : Voilà la liberté que vous avez apportée ! Qui va maintenant mater l'anarchie dans l'Etat de

Genève ?... Ils viendront, tels des chiens, lécher la poigne du Duc !
Savoie réglera tout !

L'ENVOYÉ DE L'EVÈQUE : Qui reconstruira l'Eglise, citadelle du Seigneur, ses tours et ses colonnes sublimes, refuge et appui des faibles ? La paix y règne au lieu du tumulte ! Et l'architecte romain construit pour l'éternité !

(Tous sortent, sauf Farel et Viret).

SCÈNE IV

FAREL : Nos amis sont tièdes et nos ennemis s'agitent — et moi, je suis pris entre eux ! Et je n'ai pas la force, hélas, de pétrir la pâte pour en modeler une solide construction ! En vérité, je n'ai pas agi ainsi, poussé par l'amour de ma propre gloire ! Dieu m'en est témoin ! C'est Lui qui m'a ordonné, qui m'ordonne d'agir !

(Il saisit la Bible). Je suis impuissant, mais Toi, tu es puissante ! En Toi gît la force capable de créer et de modeler des mondes ! Oh, si seulement un homme surgissait, qui puiserait dans tes trésors ta force cachée ! Il irait de l'avant, revêtu de ta lumière, de son bras puissant il rassemblerait les éclats de métal dispersés et en forgerait un seul corps ! *(Il s'assied à la table et cache sa tête dans ses mains).*

VIRET *(prend au pupitre l'« Institution » de Calvin)* : Mais n'en est-il pas un qui va, revêtu de la puissance de Dieu ?... Son signe ? L'orage du Seigneur qui passe sur les nations, frappant le superbe, répandant sa pluie de bénédictions sur les coeurs contrits !... Ne l'as-tu pas dit toi-même ? N'en est-il pas un qui apporte des armes ramassées à travers tous les siècles ? Toutes les armes qui peuvent nous servir ! Et il les a rassemblées. *(Il lui tend le livre)* : Voici l'arsenal de l'Eternel ! Or ça ! Saisissons donc harnois et glaive ! Il nous les tend, brillantes et solides, ces armes que Dieu lui a forgées, il nous les passe !... Oui, je les vois, des hommes et encore des hommes tendent les mains vers lui, comme des affamés tendent leurs mains vers le pain ! Chacun passe des armes au suivant, elles vont de main en main, toujours plus loin ! Des milliers, des myriades implorent, offrent, distribuent en chantant ces armes étincelantes, toujours plus loin, jusqu'aux extrémités de la terre où apparaissent toujours d'autres mains suppliantes ! *(A Farel) :* Vois ! Il nous les tend aussi, à nous-mêmes ! Avons-nous honte de ce présent ? Nous sommes prêts à le recevoir, nous sommes pleins d'ardeur à l'employer ! Comblés tous et toujours de ces dons, remercions Dieu de posséder cet homme unique qui nous les apporte !

SCÈNE V

LE FAMULUS (*dans une excitation joyeuse*) : Maître Farel, il est là. Il est là ! Ecoutez ce qui vient de m'arriver : en présence de ces ignobles menaces, je courais donc chercher de l'aide. Affolé, je parcourais au galop les ruelles quand, tout à coup, je tombe, patratas, sur des amis postés à un coin de rue qui me crient avec de grands gestes : L'as-tu vu, là-bas, cet homme vêtu de noir, en habit de voyage ? Il nous a demandé le chemin ; c'est lui ! C'est Jean Calvin !

FAREL (*se relève d'un geste brusque*) : Jean Calvin ! (*Il saisit le Famulus aux épaules*).

VIRET : As-tu bien entendu ? Jean Calvin ?

LE FAMULUS : Pas un autre ! (*Se débattant*) : Laissez-moi donc aller, seigneur !

FAREL : Loué soit Dieu qui entend les prières du fond de l'abîme ! (*Fixant le Famulus de ses grands yeux inspirés*) : Famulus, Famulus ! Tu allais chercher de l'aide ! (*D'une voix forte*) : Et cette aide, tu l'as trouvée ! Mais tu l'ignores ! C'est Dieu qui le sait ! (*Avec une hâte subite et fébrile*) : Mon chapeau ! Mon chapeau ! Donnez-le-moi !... Jean Calvin ! Tout instant sans lui est perdu ! — Il faut que je l'aie, aujourd'hui, à cette heure-ci, à l'instant même !

(*Il va se précipiter au dehors ; mais, avant qu'il atteigne la porte, celle-ci s'ouvre du dehors et Jean Calvin apparaît en costume de voyage. Il s'arrête sur le seuil de la porte ; Farel reste aussi sur place, comme pétrifié. Tous deux demeurent un instant muets, l'un en face de l'autre, se scrutant profondément du regard*).

CALVIN (*d'une voix nette, mais humble*) : Jean Calvin...

FAREL : Jean Calvin ! Loué soit l'Éternel, ce Dieu miséricordieux ! (*Il se précipite sur Calvin et presse avec transport ses mains contre son cœur*). Salut au nom du Seigneur ! Salut au nom du Seigneur !

VIRET : Remercions Dieu qui nous juge dignes de vous saluer sous notre modeste toit.

CALVIN : Guillaume Farel ! C'est bien vous ? Votre caractère passionné vous trahit ! Excusez-moi d'arriver encore à cette heure tardive...

FAREL (*l'interrompant*) : Non, il n'est pas tard, il n'est pas trop tard ! C'est juste au bon moment ! Que Dieu en soit loué ! (*Se penchant ému sur les mains de Calvin*) : Mais, maintenant, Famulus, hâte-toi de tout préparer ! Maître Calvin a besoin de se remettre. (*Le Famulus sort*). Que je vous ôte votre manteau ! Il vous a pesé assez longtemps ! Débarrassez-vous de tout cela maintenant ! Vous êtes ici chez vous ! (*Il lui ôte son manteau*).

CALVIN : Je vous remercie. Si vous le permettez, je vous prie de me procurer pour une seule nuit un toit hospitalier ; demain, il me faut repartir de bonne heure, je suis pressé.

FAREL (*suspendant son manteau*) : Pour une seule nuit ? Pour la première nuit d'une série de beaucoup d'autres nuits qui lui succéderont !

VIRET : Asseyez-vous, Maître Calvin ! La poussière de la route ardente vous a lassé ! Reposez-vous pendant que je vais vous préparer un lit. (*Il sort*).

CALVIN : Merci, merci ! Comme je me sens ragaillardi, frais comme le matin ! La rosée de votre amitié est un si exquis réconfort ! (*Il s'assied en souriant*). Il me semble vraiment étrange de me trouver ici à cette heure. Je ne voulais pourtant pas aller à Genève !

FAREL : Les voies du Seigneur sont toujours étranges !

CALVIN : Impossible de séjourner davantage dans mon pays. Où la vérité n'a plus le droit d'asile, je ne veux non plus demeurer. — J'ai vu des choses effroyables : le ciel rougi des flammes des bûchers, consumant les martyrs de la religion pure ! L'air en France est obscurci de fumée, tellement que j'en ai les yeux malades et la respiration étouffée ! Aussi ai-je quitté maison paternelle et sol natal. Mais, avant mon départ, j'ai encore eu le bonheur de voir ma sœur accepter joyeusement la Parole de Dieu. J'avais donc déjà pris la route de Bâle, pour rejoindre cette libre et noble cité au bord du Rhin. Soudain, je me vois entouré de guerriers, d'hommes, de femmes et d'enfants qui tourbillonnent en tous sens autour de moi. « La guerre s'approche, crient-ils ; dans sa fureur, elle dévaste terriblement les campagnes fertiles jusque devers Bâle. » Une seule route est encore libre, celle par Genève. Que me restait-il à faire, sinon de choisir cette voie, qui est certes bien étrange !

FAREL : Eh oui, étrange ! Les voies de Dieu le sont ! Jean Calvin, l'Eternel vous envoie dans notre détresse extrême ! Je n'en puis plus, c'en est trop ! — Crier la Parole de Dieu pour qu'elle tonne et terrifie, pour que la flamme de la vérité arde jusqu'aux moelles. — Dieu m'en a donné la force ! Mais faire plier les superbes, forger en un seul bloc ceux qui cherchent à se dissocier, tendre à l'extrême les corps et les âmes, couler l'alliage incandescent qui bouillonne pour en fondre des cloches au timbre pur, aux accents religieux, cela, c'est au-dessus de mes forces ! Genève attend le maître qui en unira les éléments. Elle accomplira alors des prodiges dans la discipline librement consentie et l'honneur de Dieu en resplendira comme le soleil ! Jean Calvin, vous êtes ce maître d'œuvres qu'à la onzième heure, le Dieu tout-puissant m'a envoyé !

CALVIN (*avec effroi*) : Que dites-vous là ? Quelle effrayante parole !

FAREL : Non, elle n'est pas effrayante, mais la voix de notre détresse la crie ! Elle ne peut s'exprimer autrement.

CALVIN : Laissez-moi ! Laissez-moi ! Voyez ma jeunesse ! Je suis bien trop jeune !

FAREL : Le Seigneur dit : Ne dis pas « Je suis trop jeune », car tu iras vers tous ceux auprès de qui je t'enverrai ! C'est Lui qui a envoyé la guerre te barrer la route parce qu'il te veut à Genève !

CALVIN : Non, ce n'est pas Lui ! Il sait bien pour quoi Il m'a créé, à quoi Il m'a destiné. *Libre*, il me faut être ; nulle fonction ne doit m'assujettir, nulle cité me retenir ; à *tous*, j'appartiens ! *Mon devoir* est d'appartenir à tous.

FAREL : Non, non ! Dieu ne veut pas tant de choses. Il n'en veut qu'une seule ! Son ordre n'est pas général, son ordre est précis. Dieu veut ce qui doit s'accomplir en tel lieu, à telle heure. Et cette heure, c'est aujourd'hui ! Ce lieu, c'est ici, c'est *Genève*, qui défaillie et tombe, et *toi*, tu es capable de la retenir.

CALVIN : Vois dans la rue mes coffres apportés avec moi ! Ils regorgent de mes écrits qui attendent d'être achevés, qui crient après moi, avides de s'élancer enfin, armés de pied en cap, de partir au loin témoigner et lutter pour Dieu ! Non, je ne puis ! Leurs appels retentissent nuit et jour à mes oreilles et m'empêchent de trouver jamais le repos. Le calme m'est nécessaire, le repos complet pour que je puisse écrire, écrire contre papes et rois ! Il me faut étudier ! Dans la carrière où je m'élance en hâte, mon parcours a été encore si bref, c'est à peine si je suis parti ! Je ne puis mettre un frein à ma course. Malheur à quiconque me retient et me lie !

FAREL : Non, ce n'est pas moi ! C'est Dieu qui se dresse sur ta route ! Ecoute son appel ! Obéis-Lui et ne suis pas l'appel de ton cœur. Rejette tes plans ! Car le Seigneur réclame de toi de plus grandes choses !

CALVIN : Ah ! comment renoncer à vous, délicieux fruits d'or, mûrisant à la douce lueur de la lampe, dans la paix profonde de mes nuits de calme bonheur ! O rêves, brillants comme les grappes que voile un pudique feuillage ! Gonflées d'un suc exquis, elles mûrissent à l'écart des chemins battus et, pleines d'une liqueur brûlante, elles attendent en secret le grand jour où la joie débordera, tel le vin ruisselant du pressoir ! Vous quitter, c'est quitter ma vie, c'est tout quitter !... Tu ne me connais pas, lâche-moi !

FAREL (*se dresse brusquement, en un mouvement passionné*) : Je veux que tu restes !

CALVIN (*sursautant comme lui*) : Moi, je ne veux pas rester ! Qui veut donc me retenir si je ne le veux pas ?

FAREL : C'est l'œuvre de Dieu à Genève qui l'exige ! Elle te réclame !

CALVIN (*dans une affreuse détresse*) : Je ne le puis ! Non, je ne le puis ! Laisse-moi ! A bas les chaînes qui terriblement m'enserrent ! Brûlantes, elles s'enfoncent dans mes mains, dans mon

cœur ! Mon sang jaillit ! Elles consument ma chair ! Oh, ces émeutes de la rue, je ne puis les entendre hurler ! Du feu et du sang ! La populace, c'est la gueule infernale de la rébellion dont les flammes embrasent la terre et le ciel. Je ne le puis, je ne le puis ! Je suis comme la sensitive, qui, à peine effleurée, se replie sur elle-même ! Jamais je ne serai fait pour une telle tâche, non jamais ! Tout cela m'horrifie, me consume d'angoisse !

FAREL : C'est l'angoisse de Moïse quand il se trouva devant l'Eternel qui l'envoyait vers son peuple... Et, malgré tout, il dut partir !

CALVIN : Non ! Non ! Non ! Je ne puis, ni ne veux ! Je suis libre !

FAREL (*saisissant Calvin par l'épaule, les yeux dans les yeux*) : Au nom du Seigneur tout-puissant, je te le déclare : Si, dans une telle détresse, tu te détournes de nous, si tu trahis l'Eglise et te recherches toi-même au lieu de suivre le Seigneur Jésus-Christ, que la malédiction de Dieu frappe tes études, que tes loisirs soient maudits !

CALVIN (*baisse la tête, ses bras retombent, et il dit d'une voix éteinte*) : La main redoutable de Dieu s'appesantit du ciel sur moi... (*Après un silence*) : A l'Eternel, j'immole en sacrifice mon cœur brisé, (*se redressant*) pour l'honneur de Dieu !...

ACTE DEUXIEME

La chambre de Calvin, remarquable par sa simplicité ; une table à écrire couverte d'in-folios, parmi lesquels une Bible ouverte, à côté d'elle une écritoire : tout montre qu'un travail acharné vient d'être interrompu. — Quelques sièges et, à part, un lit de repos des plus simples.

SCÈNE I

JONVILLIERS (assis à la table, lit, cherchant à rassembler ses idées, mais sans y réussir. Un trouble intérieur paraît l'agiter. Pendant toute la scène, une musique d'orgue lointaine accompagne le Psaume 130, chanté par une assemblée religieuse).

« Du fond de ma pensée,
au fond de tous ennuis,
à Toi est adressée
ma clamour jour et nuit ;
entends ma voix plaintive,
Seigneur, il est saison,
Ton oreille attentive
soit à mon oraison. »

(Au milieu de la deuxième strophe, il se lève et va à la fenêtre).

Là-bas, en face, dans Saint-Pierre, on prie aussi. Elle est là, rassemblée devant Dieu, notre Eglise ; elle le prie, elle l'implore pour notre maître. Oh ! puissent ses appels monter aux cieux, jusqu'au trône de l'Eternel !... Conserve-nous notre père, conserve-le ! Qui donc sera notre père si nous sommes orphelins ?

(Il ouvre la fenêtre ; l'orgue et les chants s'élèvent pour diminuer ensuite peu à peu. Avant que meurent les derniers accords, le médecin Sarrazin sort de la pièce voisine et se dirige vers la porte opposée pour se retirer en traversant la scène).

JONVILLIERS (*réprimant son anxiété, revient de la fenêtre*) : Docteur, comment cela va-t-il ?

SARRAZIN (*hausse les épaules*) : Comment ? Mieux vaut ne pas le demander ?

JONVILLIERS : Est-ce pire ?

SARBASIN : Le pire est possible !

JONVILLIERS : Le pire ?... Docteur, savez-vous quel trésor vous est confié ? La joie et la consolation de nous tous, l'ami tel qu'ici-bas nul ne le surpasse en profonde amitié...

SARRAZIN : Je fais ce que je puis. Mais la main de Dieu est plus puissante que la main du médecin.

JONVILLIERS : C'est Lui qui a rendu votre main habile, plus habile que nos mains à nous tous. Pensez-vous au trésor confié à cette main qui est vôtre ? Pensez qu'un monde vous regarde, vous

qui pouvez entretenir ou éteindre cette lumière, ce feu dressé sur le Rocher de l'Éternel, le seul qui brille en ce siècle de ténèbres pour montrer à nos nefs leur route à travers écueils et tourbillons et les guider sûrement vers le havre du salut... Ah ! si ce feu s'éteignait ! Mais non, Docteur, il ne faut pas que cela arrive !

SARRAZIN : Je le sais, il ne le faut pas ! Et, pourtant, si les forces vont déclinant ! Que peut opposer le médecin à cet écoulement des forces vitales ? Mille fois je me suis dressé contre, édifiant digues et barrages... Mais à quoi bon, si une Volonté mystérieuse, supérieure à la nôtre, permet l'hémorragie incessante de ces forces ? Nous restons là, sur la rive ; sous nos yeux, tout s'en va, le torrent s'écoule — et nous avons les mains liées. Comprends-tu la misère de notre art ? Et, à son chevet, double est notre détresse : ce n'est pas *un seul* être humain qui va vers la tombe, c'est tout un monde qui est en danger de périr !

JONVILLIERS : Mais nous avons besoin de lui, plus que jamais il nous le faut ! Tous partent, Philippe, Martyr, Musculus, Hypérion, Rüger, que nous reste-t-il encore ? Il ne faut pas qu'il parte, lui aussi — pas encore à cette heure ! Tous nos flambeaux s'éteignent, la nuit menace, une nuit d'épouvante ! Et nous autres, alors — nous et la Vérité —, avons-nous mérité la terrible ire de Dieu ?

SARRAZIN : La respiration est plus pénible qu'hier. Depuis que la veine s'est rompue, la respiration est plus douloureuse, sans rémission. C'est une lutte incessante pour avoir de l'air !... Sans parler de toutes les autres misères...

JONVILLIERS : N'a-t-il pas été déjà ainsi — et pourtant tout s'est rétabli ensuite, par miracle. Combien de fois, ces dernières années, avons-nous cru qu'il était à toute extrémité — et toujours, toujours, l'Éternel a eu pitié. Cette fois encore, il peut agir. Vous disiez vous-même que l'homme ne peut pas tout. Dieu est plus puissant que nous, non seulement pour nous faire périr, mais pour nous redonner des forces.

SARRAZIN : Mais Sa Volonté ne peut agir que conformément à Sa Providence, et je crains que cette fois... Certes, la crise grave est passée, mais les forces ! Les forces ! Qu'il y ait encore de la vie dans ce corps épuisé, voilà ce qui tient vraiment du miracle !...

JONVILLIERS : Il a subi trop de jeûnes et de veilles depuis sa jeunesse. S'est-il jamais accordé du repos, de jour et de nuit ?... Voyez ces in-folios, ouverts, tels des outils que vient de déposer la main du maître ; ils ne s'endorment pas, non, ils attendent, anxieux, son prompt retour. Ne disait-il pas récemment lui-même : « Je ne sais plus quel est l'aspect du soleil, car depuis des mois le labeur ne me laisse plus guère sortir sur le seuil de ma demeure » ?

SARRAZIN (*regarde Jonvilliers avec de grands yeux*) : C'est l'âme, Jonvilliers, c'est l'âme, qui par sa puissance soutient sa demeure

en ruines ; et, devant ce spectacle, je retiens mes larmes à grande peine. Je connais ce corps ; j'en connais toutes les fibres les plus secrètes, et, je te le déclare, il n'y a plus rien, absolument plus rien d'intact en lui, de la tête aux pieds, pas un pouce qui n'ait son infirmité. Ce corps n'est plus qu'un agrégat de douleurs, semblable à un cerf épuisé que la meute cruelle des douleurs assaille de ses morsures et harcèle de jour et de nuit, sans répit et sans trêve. Je te dirai encore plus : au chevet de toutes sortes de malades, combien en ai-je vu de tragédies ! Mais onques ne m'est apparue pareille puissance de l'esprit ! Dans cette surprenante faiblesse du corps, l'âme se redresse, avec une vigueur redoublée ; c'est la liberté victorieuse d'un être qui se rit de tout ce qui tient à la terre... Il n'est plus qu'une ombre, ce corps, rien qu'une ombre projetée par la puissante lumière de cet esprit. Tel le drapeau de métal dressé sur un donjon, ce corps n'a plus qu'un rôle : il est l'esclave docile, prêt à obéir aux quatre vents du ciel. Il s'abandonne sans résistance à leurs plus légers souffles, d'où qu'ils viennent. Les fous ont beau mépriser la discipline de fer de notre ville ! Ce corps en ruines, c'est Genève, Genève avec toutes ses tares, avec ses dissensions, avec cette fièvre maladive de sécession qui s'empare de tous... Et pourtant, rassemblée de force malgré la terrible désagrégation qui est sienne, enserrée d'un corset de fer, guérie de son infirmité et trempée comme l'acier par la puissance de cet esprit, la Cité se dresse, tel un roc né des montagnes éternelles, au milieu d'un monde qui périt. Elle est un miracle de Dieu à la vue de tous les peuples, tel ce corps déjà cent fois mort et qui ne meurt pas, de par la puissance miraculeuse du même Esprit.

JONVILLIERS : Merci, Docteur, pour votre art, mais avant tout merci pour ces paroles ; elles sont pour moi un remède, un réconfort, car vraiment, vous avez raison : il a été donné à l'Esprit une puissance qui domine tout.

SARRAZIN (*tristement*) : Jusqu'à l'heure où le Seigneur des esprits vient le rappeler.

JONVILLIERS (*au médecin qui atteint la porte pour sortir*) : Que m'ordonnez-vous de faire pour atténuer ses souffrances ?

SARRAZIN : Il dort en ce moment. Je ne sais pas de meilleur remède après la crise si douloureuse de tantôt. (*Il sort*).

JONVILLIERS : Il dort ! Quel bonheur qu'il repose enfin un peu et puisse goûter pleinement le bienheureux réconfort du repos !

(*Au moment où il va partir, on entend de nouveau, venant de Saint-Pierre, les orgues et le chant de l'assemblée : Psaume 130*).

« Qu'Israël en Dieu fonde
hardiment son appui :
car en Dieu grâce abonde
et secours est en Lui.

C'est celui qui sans doute
Israël tirera
hors d'iniquité toute
et le rachètera. »

JONVILLIERS (*prête l'oreille au dehors*) : Des torrents de force et de paix arrivent à flots et me baignent tout entier. Portée par les flots, une nef royale vogue vers nous chargée, surchargée de tout l'or des promesses divines. Comme notre cœur se sent soulevé par la puissance de l'Eternel ! Supportez tout et agissez ainsi avec confiance. Oui, nous attendons notre Dieu ! (*Sort par l'autre porte*).

SCÈNE II

(*Calvin est transporté par deux porteurs, Jean et Jacques, dans un fauteuil à brancards ; tous deux veulent le mener au lit de repos*).

CALVIN : Non, non ! Pas au lit de repos ! Portez-moi à ma table de travail !... Je vous donne moult peine, amis !

JEAN : Oh ! Maître, ne parlez pas ainsi !

JACQUES : C'est un privilège que de vous aider, vous qui nous aidâtes si souvent !

CALVIN (*à Jean*) : Tu m'installes sur ma couche avec telle douceur, on dirait la douceur d'une main maternelle. C'est pour moi réconfort. Sois-en remercié.

JEAN : C'est que je ne suis pas apprenti...

CALVIN : Je le sais, ami. Depuis des années déjà, il te faut déposer sur sa couche celle que tu aimes. Je souffre tant de ne pouvoir visiter la compagne de ta vie. Ma souffrance, c'est de savoir tant de malades peinant dans leur lit sans que désormais je puisse leur porter les consolations du Seigneur. Mais, crois-moi, je me souviens chaque jour devant Dieu de l'âme si lasse logée en ta demeure. N'est-elle pas pour moi sœur de mes douleurs ? Un étrange lien, une chaîne secrète, unit tous les êtres souffrants. Nous ne gisons pas solitaires, à l'écart de tous, sur nos couches silencieuses. Nos peines nous unissent fraternellement en Dieu. C'est la communauté, l'Eglise, que s'est mis à part notre grand Roi.

JEAN : Oh ! grand merci pour cette parole ! Quelle consolation elle apportera à ma chérie ! Etre sœur de vos douleurs ! Sœur !... Merci pour les forces que lui donnera ce beau nom.

CALVIN : Porte-lui mon salut et console ma sœur en Jésus-Christ, notre Frère en souffrances. Ceux qui sont travaillés et chargés sont les élus de son cœur. (*A Jacques*) : Que font donc vos enfants, ces petits rayons de soleil, messagers de Dieu en votre demeure ?

JACQUES : O Maître, oui, ce sont vraiment lumières célestes allumées sur notre route par le Père de Miséricorde. Quand autour de nous les nuées s'amoncellent, un sommet étincelant brille au milieu

d'elles pour nous réchauffer le cœur, tel l'amical salut d'un rayon de soleil. Quand les penseurs amers tiennent nos lèvres closes, ces bouchettes babillent insouciantes et joyeuses, et leur gazouillis, gai comme ruissellement de source, vient chasser la sombre hantise. O Seigneur, si vous pouviez les voir, quel réconfort ce serait pour vous !

CALVIN : Avec toi, je me réjouis de ce que le soleil de Dieu illumine si aimablement votre foyer et met un tel éclat dans tes yeux. Salue pour moi ta pieuse ménagère et tes chers rejetons d'olivier, croissant si joyeux autour de votre table. (*Le regardant avec tendresse*) : Mais, malgré toute ta joie, il me semble voir sur ton visage l'ombre d'une peine secrète. N'est-ce pas ainsi ?

JACQUES (*s'agenouille devant Calvin*) : O seigneur, c'est le chagrin que vous me causez ! C'est la coupe des douleurs qui déborde ! Ces souffrances, cette détresse ! Pensez-vous que je ne les vois pas ? Seigneur, ayez pitié de vous-même ! Ménagez-vous, je vous en supplie à genoux !

JEAN : Conservez-nous le sauveur des affligés ! Quel cœur compatira à nos misères quand le vôtre ne sera plus là ? Petites gens, nous sommes, pourtant votre grand amour n'a jamais eu honte de nous !

JACQUES : Conservez-nous le père de notre chère cité, celui dont la sévérité pleine de douceur nous a tous ensemble sauvés du trépas. Oh ! conservez-le ! Avec votre vie périra la nôtre ! Savez-vous à quel point tous, tous, nous sommes pleins d'angoisse à votre sujet ? Chaque matin, tous, torturés par l'inquiétude, se demandent si le soleil luit encore dans vos yeux.

JONVILLIERS (*qui vient de rentrer, sans être remarqué, intervient alors*) : Maitre, pourquoi abréger votre repos ? Celui qui lutte comme Elie devant l'Éternel par la prière, celui qui prie non seulement pour son propre peuple, mais pour tous les peuples de la terre, oh ! conservez-le ! Qui intercédera autrement en notre faveur ?

CALVIN : Je crains que le Seigneur ne me punisse pour vos paroles. A son appel peuvent surgir des milliers de témoins, et de meilleurs que moi ! Il nous faut partir pour qu'il vienne ! Qu'il anéantisse mon souvenir pour que Son saint Nom soit bénî et exalté par-dessus tout ! Mais, s'il Lui plait de me conserver plus longtemps, je suis prêt ! Chaque battement de mon cœur est une nouvelle grâce du Seigneur, et je ne voudrais pas la recevoir dans la paresse ; je voudrais en remercier Dieu sans trêve, sans relâche. Voulez-vous qu'il me trouve oisif, lors de Sa venue ? Accordez-moi encore cette unique faveur : qu'il me trouve vaillant, actif à Son service, tant que ce m'est possible, et veillant jusqu'au dernier souffle. (*Aux deux porteurs*) : Soyez remerciés pour votre amour, ô mes fidèles ! Que Dieu vous rende toute votre sollicitude pour un vieillard ma-

lade et qu'Il vous bénisse abondamment vous-mêmes et vos enfants !
(*Etendant sur eux ses deux mains*).

JEAN ET JACQUES (*chacun d'eux s'incline sur une de ses mains*) : Cher Maitre, merci ! Merci pour tout ! Dieu veuille vous être en aide et adoucir vos angoisses ! (*Tous deux sortent*).

SCÈNE III

CALVIN : Jonvilliers, les Saintes Ecritures ! Lis-moi les dernières phrases où nous en sommes restés hier, celles qui concernent le héros Josué.

JONVILLIERS (*pose devant Calvin la Bible, prend devant lui-même le commentaire, s'assied en face du lit de Calvin et se met à lire*) :

« Josué traita donc alliance en ce jour-là avec le peuple, et il lui proposa ordonnance et jugement en Sichem. » Vous écrirez ce commentaire : « Le but de toute l'assemblée fut de lier d'autant plus solidement le peuple de Dieu et de l'engager à Lui par serment, par une alliance renouvelée. »

CALVIN (*l'interrompt, comme dans une vision prophétique*) : Le voici venir du désert, ce peuple déchiré, harcelé, meurtri, tel un troupeau sans berger...

JONVILLIERS (*lisant*) : « Josué fut en cette occurrence comme le fondé de pouvoir de Dieu, réclamant du peuple, au nom de l'Eternel, fidélité et obéissance. »

CALVIN (*comme s'il parlait intérieurement de lui-même*) : Le voici qui apparaît, le héros de Dieu, il apparaît à leurs yeux comme l'ambassadeur du Roi des Cieux, et il invoque les droits du Seigneur, Créateur de ces foules, afin qu'elles reconnaissent Sa suzeraineté. Oui, nous sommes propriété de Celui qui nous a suscités, corps, âme et esprit vivant. Car c'est de Sa main que nous avons été formés, telle l'argile modelée par le libre propos du potier. Ainsi, nous sommes à Lui, peuples de la terre, argile de l'Eternel, formée par le cœur et la main de son Créateur et marquée de Son sceau. Josué parle pour l'Eternel, tel le héraut d'armes, qui, sur places et marchés, clame les ordonnances de son seigneur, rien que celles de son seigneur. C'est au nom de celui-ci qu'il réclame à bon droit fidélité et obéissance, comme leur Roi même le réclame. Et tandis qu'il publie ainsi la Parole de Dieu, cette Parole fait surgir dans la masse du peuple, au sein du troupeau dispersé, la communauté fraternelle, et, au milieu des peuples de la terre, naît ici-même, en ce jour, le Peuple de Dieu. Partout où la création reconnaît son Créateur, les créatures anonymes deviennent des êtres humains que le Seigneur appelle par leur nom. Découvrant leur vraie nature, elles parviennent à comprendre le vrai sens de leur vie.

JONVILLIERS (*lisant*) : « Le contenu de l'Alliance conclue entre Josué et le peuple consistait à rester fidèlement attachés à la loi et à l'enseignement qui leur avait été transmis. »

CALVIN : Que Dieu maintienne le peuple dans la doctrine que Lui-même nous a donnée, pour que nul flatteur, nul dominateur ne le rende infidèle par ses séductions, l'entraînant ainsi dans une corruption lamentable.

JONVILLIERS (*lisant*) : « Or, il advint après ces choses que Josué, fils de Nun, serviteur de l'Eternel, mourut, et on l'ensevelit dans les bornes de son héritage. »

CALVIN : Pourquoi l'Ecriture narre-t-elle si souvent en termes exprès l'ensevelissement des morts ? C'est qu'il y avait là un symbole de la résurrection future. (*Se soulevant sur ses oreillers, il poursuit d'un ton prophétique*) : O résurrection, règne éternel du Seigneur ! Les combats n'auront pas été livrés en vain : ô victoire, dernière victoire qui nous délivrera ! O paix sous le regard de Dieu ! Son soleil inonde de ses rayons les élus ! Du fond de tous les cachots et oubliettes, de la persécution et de la détresse, de tous les bûchers et les potences, ils arrivent, solennel cortège, fléchir devant Toi le genou et recevoir de Tes mains la couronne ! « *O glorieuse résurrection ! O Dieu, espoir de tous les croyants depuis les origines du monde, moi aussi, j'espère en Toi !* » O Idelette, tes dernières paroles sont aussi les miennes. Uns nous sommes dans la promesse du Seigneur, de Sa Victoire ! Devant Dieu et en Dieu, maintenant et dans l'éternité, nous sommes uns !... (*A Jonvilliers*) : Donne-moi la plume ; laisse-moi écrire encore moi-même ces paroles sur la résurrection. (*Jonvilliers approche le siège, dépose le commentaire devant Calvin, lui donne la plume et le soutient pour qu'il puisse écrire*). C'est, je le sens, la dernière phrase que j'écris. Mon Roi me rappelle au milieu de ma tâche, la méditation de Sa Parole. (*Il écrit avec les forces qui lui restent, puis dépose la plume*). Toute ma vie, toute mon œuvre aboutissent à ce mot : Réurrection !

JONVILLIERS (*avec émotion*) : Oui, seigneur, ces paroles sur la Résurrection mettent le sceau à toute votre vie, à toute votre œuvre.

CALVIN : Le sceau, tu l'as dit. Regarde mon dernier testament olographe. Tu en es le témoin, il est valable à la face des cieux, des enfers et des mondes ! La fin de ma vie sera son commencement dans l'éternité. (*Il retombe épuisé. Après un silence*) : Maintenant, il est temps, Joinvilliers, va trouver le Conseil, les Ministres, et annonce-leur ma visite pour prendre congé d'eux.

JONVILLIERS : Votre dernière visite, seigneur ?

CALVIN : Va m'annoncer. (*Comme Joinvilliers va partir, le Famulus entre*).

LE FAMULUS : Seigneur, la poste ! Elle vient d'être apportée. (*Il dépose les lettres devant Calvin et repart*).

JONVILLIERS : C'est trop, seigneur, laissez cela pour aujourd'hui.

CALVIN : Je vis encore, la vie a ses droits sur moi. Lis-moi les noms des correspondants.

JONVILLIERS (*prend les lettres l'une après l'autre et lit*) : Cher et vénéré ami...

CALVIN : C'est de Bullinger, le fidèle ami de Zürich ! Lui seul me parle avec cette chaleureuse amitié.

JONVILLIERS : Oui, c'est du seigneur Bullinger. (*Il parcourt rapidement la lettre*). Il est en grand souci à votre sujet...

CALVIN : O soutien de mon cœur, camarade de combat et ami en même temps !

JONVILLIERS : De Gaspard Olevianus, de Heidelberg. De Jean Sturm, de Strasbourg. Du Burgrave Stanislas Zykovius, de Cracovie...

CALVIN : Que me veut ce Polonais ?

JONVILLIERS (*continue à lire*) : De l'évêque Edmond Grindallis, de Londres... De la Duchesse de Ferrare, une longue épître...

CALVIN : Elle est la consolation des communautés dans la détresse ! O notre plus cruel souci : la France !

JONVILLIERS : De Jeanne d'Assy, de Cantelou...

CALVIN : Mais nous y avons de fidèles combattants au milieu des flammes et des massacres. Des grands et des petits, fidèles dans leur service du Seigneur ! (*Retombant en arrière, épuisé*) : C'est suffisant !

JONVILLIERS : C'est trop ! Le poids de la détresse des nations pèse sur vous ! Le souci des grands et des petits qui sans trêve viennent frapper à votre porte doit vous écraser. Pasteur des âmes de tout un monde..., nul ne l'a encore jamais été ainsi...

CALVIN : Va, annonce-moi au Conseil et viens sans retard me rendre réponse ! Le temps approche...

(*Jonvilliers en partant se heurte au Famulus sur le seuil*).

LE FAMULUS : Il y a encore des étrangers qui voudraient s'entretenir avec le seigneur Calvin.

JONVILLIERS (*impatienté*) : Non, plus aujourd'hui ! Tu le vois bien, le Maître est à bout de forces ! Qu'ils reviennent demain ou après-demain.

(*Le Famulus et Jonvilliers sortent*).

CALVIN (*après un silence*) : Ah ! Seigneur, que c'est long !... Mais je me tais, Seigneur, car tout a été voulu par Toi !... Pour moi, j'ai moult réconfort, car tout vient de *T'a* main !

SCÈNE IV

(*Bruit au dehors. On distingue des cris comme : « Laissez-moi entrer ! Je veux entrer. » Parfois intervient la voix du Famulus : « Je ne dois pas vous laisser entrer. Ne faites pas tant de bruit. » La voix de l'Adversaire clame : « Mais je veux entrer ! Ecartez-vous ou je vous abats ! » La porte est ouverte de force avec violence ; l'Adversaire apparaît, luttant contre le Famulus qui lui barre la route, mais qui est finalement repoussé et rejeté au dehors.*)

L'ADVERSAIRE : Ah ! le voilà ! Ce grand seigneur inaccessible ! Trop haut placé pour accueillir l'un de nous ! J'arrive vraiment à point ! Faire antichambre n'est pas de mon goût ! Je m'invite donc moi-même à entrer. Me voici !

CALVIN (avec calme) : Que cherches-tu, ami ?

L'ADVERSAIRE : Qui donc, eh, toi !

CALVIN : Tu peux m'exposer paisiblement ton affaire ?

L'ADVERSAIRE : Quoi, paisiblement ? Paisiblement, à toi qui bouleverses le monde entier par la colère, la haine et la discorde ? — Incendiaire ! Assassin ! Brigand ! (*Il écume de rage*).

CALVIN (calme) : Que veux-tu, homme, qui es-tu ?

L'ADVERSAIRE : Un des millions qui te maudissent !

CALVIN : Est-il nécessaire de s'emporter à ce point ?

L'ADVERSAIRE : Qui est en désarroi ne peut agir avec douceur ! Or, vous avez plongé le monde dans le désarroi ! Et c'est toi, Caïn ! Caïn, le traître, le meurtrier de son frère ! Que les chiens se jettent sur toi pour te déchirer, comme tu déchires le monde, et cela par cupidité, pour faire entrer l'argent dans ta bourse ! Tant pis si nous en crevons !

CALVIN : Cette pièce respire-t-elle la cupidité ? Est-elle demeure de prince ? Regarde autour de toi ! Nous autres évangéliques, sommes pauvres et humbles. Nous serions riches si nous possédions les bénéfices de vos princes de l'Eglise, ou bien... si nous acceptions de nous taire. Ah ! nous en recevrions de l'argent, contre notre silence ! Mais mieux vaut languir revêtus de la pauvreté du Christ que briller de la pourpre somptueuse de ses serviteurs qui se sont instaurés vos seigneurs et maitres. *Vicaires du Christ ! Pour eux, ce titre signifie : régner à sa place !*

L'ADVERSAIRE : Eh oui ! Le voilà le langage de la jalousie avide des mêmes honneurs ! Devant vous, les bonnets ne s'arrachent pas vivement des têtes, les échines ne plient pas comme gaules d'osier, les genoux rouillés ne veulent pas flétrir. Pas une bouche ne vient lécher le pan de votre simarre. Cela vous tord les tripes de suivre

pleins d'amertume vos chemins obliques ! Ordures, rebuts de tous, vous voulez être les premiers. Des honneurs, vous en voulez des honneurs, et de la puissance, beaucoup de puissance !

CALVIN : C'est pourquoi nous avons rendu à la cité de Genève les pouvoirs que les prêtres s'étaient arrogés. O homme, si la colère ne t'avait aveuglé, tu ne pourrais t'empêcher de voir que notre cœur n'aspire point au pouvoir, mais qu'il aspire seulement à la totale humilité du Christ. Où se trouve chez nous le pouvoir ? Qui aspire à gloire et puissance fera bien de quitter nos rangs au plus vite pour revêtir la livrée de Rome.

L'ADVERSAIRE : Maudits ! Vous déchirez le corps sacré, le corps unique du Christ ! Vous êtes les meurtriers de l'Epouse du Seigneur ! Le seul lien unissant le monde entier, vous le rompez de propos délibéré, avec une volupté satanique !

CALVIN : Nous sommes en communion avec les prophètes, les apôtres et les anciens Pères de l'Eglise. Ceux qui se sont séparés du Seigneur pour ne chercher que leur propre gloire, les voilà, les destructeurs de Son corps sacré ! Sur Sa terre qu'il a sanctifiée, ils ont entassé décombres sur décombres, ils ont obscurci de leurs élucubrations la divine lumière, faisant retomber le monde dans les ténèbres ! Et nous, qu'avons-nous à faire ? Nous déblayons ces montagnes, nous rejelons ces constructions pourries pour saisir la main des Apôtres, de ceux qui connurent Notre Seigneur, pour renouer le lien, le seul lien qui rattache à eux l'Eglise. Nous rassemblons ces pauvres restes épars, quand Dieu le permet, pour servir le Seigneur en tant que communauté unie autour de Son Fils. De ce Christ que vous avez sacrifié, nous autres, nous ne nous sommes pas séparés. La vraie, la Sainte Eglise, nous ne l'avons jamais quittée !

L'ADVERSAIRE : Vous n'avez pas quitté l'Eglise ?... L'Eglise se dresse, cathédrale divine, elle repose sur les assises du monde entier ; elle s'élève, haussant ses étages, en construction, toujours plus sublimes, jusqu'à une coupole unique, éclatante comme le soleil, et dont la flèche dorée atteint les cieux ! Cette Eglise, vous y avez fait irruption comme des voleurs pour la piller, vous les brigands, les destructeurs ! Sa lampe sacrée, vous l'avez éteinte, son autel, vous l'avez dépouillé ; vous avez criblé ses vitraux de pierre et dérobé sa parure. Dévastée, elle est ainsi devenue un lieu désert.

CALVIN : L'Eglise du Christ, oui, elle n'était plus que ruines ; tu dis vrai, trop vrai ! Mais nous n'en étions pas cause. L'Eglise unique et sainte des Apôtres est en ruines, et jour et nuit nous tourmente notre conscience, parce que l'honneur de Dieu est jeté à la voirie par *votre* faute !

L'ADVERSAIRE : Par *ta* faute ! Tu entasses les montagnes avec l'outrécuidance des Titans. Ton orgueil s'arroge une puissance divine !

Ta cervelle s'enfle d'orgueil démesuré et ton cœur plein de rage aboie contre le ciel ! Où l'homme veut-il en venir avec ses misérables desseins ? Il n'est qu'un minuscule crapaud, un ridicule crapaud qui siffle sa chanson, sa stupide chanson, aux portes d'une forteresse qui a bravé les siècles et les bravaera toujours. Elle se rit des tempêtes, elle les narguera toujours et n'a cure de ton souffle infime ! (*Il se dresse, furieux*) : Destructeur ! Pourquoi renverses-tu l'ordre de l'Univers ? Que reste-t-il encore de ferme dans la confusion de notre époque ? Où la masse des humains trouve-t-elle un refuge, si harcelés éternellement par les chiens de l'enfer, vous minez le solide fondement du monde ? Engeance de taupes, filles de la nuit ! Où subsiste encore ce qui est éternel au milieu de l'imposture de notre siècle ? Où ? Sinon dans l'Eglise, dans le royaume de Dieu ? Elle est le ciel au milieu de nous, visible et tangible, rayonnant de certitude. Elle est l'appui et la consolation, l'Unité et la Totalité ! Et vous l'assaillez, démons sacrilèges, pour évoquer à sa place, sur cette terre sacrée, un fantôme engendré par la folie dans une citadelle infernale ! (*Il se précipite vers lui*).

CALVIN : Il t'est licite de m'insulter, je le souffre sans colère. C'est le Seigneur qui te l'ordonne pour que croisse mon humilité. Mais quand, dans ta folie, tu blasphèmes l'honneur de Dieu, je te l'interdis, *en Son Nom*. Que la colère du Très-Haut s'abatte sur toi ! Malédiction éternelle sur toi ! (*L'Adversaire recule*). Sais-tu *qui* m'a enjoint de me mettre à l'ouvrage ? Où j'ai puisé la force d'attaquer des citadelles, d'abattre de séculaires murailles, leurs sculptures chargées de gloire, tout ce qui fut si longtemps sacré pour tous les peuples ?... Ces pouvoirs, nous ne les tenons pas de nous-mêmes ! Ah ! certes, je serais un vrai démon si j'osais tout entreprendre de mon propre chef ; et je mérirerais d'être damné au fond de l'enfer. Et, pourtant, je possède cette puissance ; j'ai peine à le comprendre, tant j'en suis ébahi. Et toujours, toujours, j'en reste stupéfait — oui, stupéfait ! A cela, tu peux voir que ce n'est pas moi qui agis ! Reconnais qu'un *Autre* me mène, me prêtant les forces nécessaires... La rupture survenue en notre siècle n'est point œuvre humaine. Quand des mondes se crevassent et s'effondrent, c'est que Dieu, notre Créateur, reprend Sa Créature pour lui donner forme nouvelle. Sa pensée vient nous inspirer, nous autres, pauvres humains, pour nous faire collaborer à Son œuvre selon Ses intentions. C'est l'Esprit de Dieu qui nous a appelés à la charrue ! De Lui viennent le courage et la force, de Lui l'action !

L'ADVERSAIRE (*éclatant en transports sinistres*) : Oui, l'esprit, l'esprit ! Pas de contrainte, non ! L'esprit ! L'esprit, non l'église ! L'esprit, non le pape ! L'esprit, non la lettre. L'esprit, c'est la liberté ! C'est lui qui passe, grondant comme une tempête de printemps, à travers notre siècle ! Des hauteurs de la liberté, le foehn siffle à travers les vallées, brisant les carapaces de glace

séculaire. Ah ! comme tout craque et se brise ! Liberté du cœur de se créer des dieux à son image, de se donner des saints engendrés par l'ardeur de notre âme ! Le cœur de l'homme, c'est bien lui la boîte de Pandore d'où les dieux s'élancent, vifs, joyeux, diaprés, pour peupler le monde — un monde à notre convenance ! L'énergie de notre cœur, oui, elle est la divinité même. Ah ! Quels souffles tièdes embaument notre vallée ! Quel printemps tourbillonne à travers le monde ! L'esprit, la liberté, le dieu de tous les dieux, c'est l'Homme, l'Homme artiste ingénieux !

CALVIN : Arrête ! Tu blasphèmes ! L'esprit qui parle par ta bouche, c'est l'esprit de l'abîme ! Bannis-le ! Il affole le monde ! Les fondements chancellent ; les lois s'effondrent. La justice exige que l'on n'accorde plus aux hommes possédés de cet esprit nulle place sur terre, qu'on leur refuse l'air et la lumière du Dieu qu'ils méprisent. Tu blasphèmes la sublime majesté de Dieu ; et toute son œuvre, à peine commencée, se trouve — *horribile dictu* ! — en danger de mort !

L'ADVERSAIRE : Mais ne dis-tu pas toi-même : c'est l'esprit, l'esprit seul ?

CALVIN : Oui, c'est l'Esprit, mais celui qui est lié au Verbe, à la Parole de Dieu.

L'ADVERSAIRE : Lié ?... Non, pas de liens ! A bas contrainte et loi ! Pas d'église ! Ni Etat, ni sbires ! La liberté suivant les désirs d'un cœur sans entraves ! Comme la lave qui s'épanche en flots brûlants du volcan illuminant de merveilleuses flammes les ténèbres de la nuit, vivons largement, librement, ardemment !

CALVIN : Louée soit la majesté du Seigneur Dieu qui tient en Ses saintes mains les Lois sacrées ! (*A l'Adversaire*) : Veux-tu que je te dise pourquoi tu blasphèmes ? — Ta vie est prisonnière des ténèbres, c'est pourquoi ta tête s'égare ainsi !

L'ADVERSAIRE (*au comble de la colère, se précipite sur Calvin*) : Ma vie est égarée ? Qui te le révèle ?

CALVIN : L'esprit de la Parole de Dieu me le dit clairement !

L'ADVERSAIRE (*s'effondrant brusquement devant Calvin*) : La foudre de Dieu me frappe ! (*Après un silence, sortant d'une terrible angoisse*) : Maître, venez à mon aide ! Oh ! dissipez ma nuit !

CALVIN (*avec douceur*) : Je suis auprès de vous, parlez !

L'ADVERSAIRE (*se soulevant à demi*) : Dans le désarroi de mon cœur, j'errais d'un endroit à l'autre, en pèlerin, cherchant la paix en des lieux renommés pour leur sainteté. Je questionnais les dévots, mais ils ne me donnaient que savant galimatias et pierres au lieu de pain : « Crois ce que disent les prêtres et les Princes de l'Eglise. » On me payait ainsi de mots, de vaines consolations ! Hélas, dans la détresse de mon cœur, j'essayai tout, tout, mais en vain ! —

Alors, je rejetai tout précepte, tout dogme, tout rite pieux pour vivre selon les désirs passionnés de ce pauvre cœur ardent. Je vécus moi aussi comme beaucoup d'autres vivent aujourd'hui. Mais loin d'être soulagées, mes douloureuses ardeurs redoublèrent. Alors, dans l'angoisse extrême de mon âme, une force intérieure me poussa vers vous ! Était-ce colère, était-ce nostalgie, je ne sais ! Je ne veux savoir qu'une chose, et la savoir sur l'heure ; ma vie et ma mort en dépendent. Votre bouche va prononcer mon arrêt. Dites un seul mot : *Oui* ou *non*. Y a-t-il un pardon ? Y a-t-il une Rédemption, une Paix de Dieu ?

CALVIN (*le prend dans ses bras avec une tendresse maternelle*) : En notre Seigneur le Christ, tu es pleinement pardonné.

L'ADVERSAIRE : C'est là votre réponse ? Qui vous la dicte ?

CALVIN : Le Seigneur du ciel et de la terre me commande de te le dire !

L'ADVERSAIRE : Pardonné ?

CALVIN : Aussi vrai que Son Fils a versé Son sang sur la croix !

L'ADVERSAIRE : Est-ce vrai ? Pardonné ? Tout, tout ?

CALVIN : Celui qui a le cœur brisé est absous.

L'ADVERSAIRE : Ah ! je ne puis le comprendre ! La croix, la croix ?

CALVIN : Oui, elle est le fondement de la Sainte Eglise de Dieu. Nulle part ailleurs ne se trouvent les assises de l'Eglise, ni dans les doctes articles de foi, ni dans les œuvres pieuses. Seul, l'Honneur de Dieu admet tout, car en Notre Seigneur Il nous aime du plus profond Amour.

L'ADVERSAIRE (*s'appuie contre la poitrine de Calvin*) : Ah ! veuille Dieu me permettre de mourir ici !

(*Le Famulus apparaît pour parler à Calvin*).

CALVIN : Reconduis notre hôte et procure-lui un logis. Il a besoin de repos.

(*Le Famulus reconduit jusqu'à la porte l'Adversaire qui s'appuie sur son épaule*). (A ce moment retentissent, venant de Saint-Pierre, les orgues et le chant de l'Assemblée) :

« Veuillez à toute heure, mon cœur T'en prie,
Veuillez, ô Seigneur, nous diriger,
Pour que nous célébrions à jamais Ton Nom ! Amen. »

CALVIN (*prêtant l'oreille*) : Les murailles ne font pas obstacle à l'union de nos âmes. Avec moi, vous êtes comme suis avec vous. O Eglise de Dieu, Tu ne te détaches pas de Tes membres ; Tu les soutiens ; auprès de Toi, ils trouvent un refuge et la Paix. Tu étends sur nous Ton bouclier. Sous sa protection, nous demeurons en sécurité dans tous nos ennuis. O communion des saints, tu nous accompagnes à travers toutes les vicissitudes de ce pèlerinage jusqu'aux

portes de l'éternité. Ta conduite est sûre ; nous ne pouvons nous égarer ; tu es à nos côtés jusqu'au pied du trône du Très-Haut. O Sainte Eglise qui es *une* ! Consolation et recours de tous les croyants ! Tu nous enveloppes ; Tu bannis la solitude de nos coeurs. Tu reçois dans Tes bras maternels même l'enfant prodigue à son retour au bercail. Et dans Ta bonté immense, inexprimable, Tu l'entoures de tout Ton amour !

(Les accords de l'orgue meurent dans le lointain).

SCÈNE V

CONSTANCE (*apporte sur un plateau quelques aliments*) : Excusez-moi, seigneur, si je vous dérange, mais il est temps d'accorder quelque réconfort à votre corps lassé.

CALVIN : Merci ! Mais, voyez-vous, je me sens si passablement à l'aise que je crains de rompre l'équilibre et de payer par des souffrances toute amélioration dont je voudrais jouir.

CONSTANCE : C'est aussi peu que possible : un œuf mollet, un tout petit peu de bouillon pour vous soutenir ; ce ne peut être lourd, même pour l'estomac le plus faible.

CALVIN : N'est-ce pas presque trop ?

CONSTANCE : Trop, seigneur ? Savez-vous que depuis hier vous ne mangeâtes plus rien ? Depuis des mois, rien qu'un œuf par jour, jamais davantage. Et avec cela votre esprit travaille sans répit. Vous vous usez. Dieu qui nous a donné un corps veut aussi que nous le conservions. Essayez, seigneur, vous vous en trouverez bien certainement !

CALVIN : Vous êtes la prévoyance même ! Vous ne pensez qu'à ma santé.

CONSTANCE : C'est vous qui me l'avez enseigné ! A vous tourmenter sans cesse pour les autres, vous usez votre propre existence à laquelle vous n'avez jamais reconnu ses droits. La tâche que vous accomplissez, seigneur, je ne puis la remplir. Ce que je suis capable de faire, moi, je veux le faire, aussi fidèlement que vous, vous accomplissez votre tâche. Mon service, c'est de prendre soin de ce que vous avez bien trop négligé de toute votre vie. (*Elle arrange ses oreillers et l'aide à s'asseoir*).

CALVIN : Ah ! vous êtes persévérente !

CONSTANCE : C'est vous qui nous avez donné la persévérance, en éveillant notre foi. Et la foi a fait de nous des femmes selon les intentions de Dieu quand Il créa les femmes : rester fidèles et persévérentes dans le service comme dans la souffrance.

CALVIN : Mais tes yeux brillent ? Sont-ce des larmes de douleur ou de joie ?

CONSTANCE : Les deux ne se mêlent-elles pas dans la vie du chrétien : la douleur a sa joie et la joie sa douleur...

CALVIN : Tu es étrangement émue.

CONSTANCE : Seigneur, je pense à mes sœurs de la France lointaine, que la haine jeta dans les fers à cause de leur foi.

Dans le cercle effroyable d'une tour isolée, elles s'en vont passer tous les jours de leur vie loin de leurs enfants, de leurs époux, loin du petit coin de terre donné par le Ciel pour leur joie et réconfort. Terre ravagée à laquelle elles sont arrachées, existences ravagées !

Les meilleures de celles qu'ait jamais enfantées la terre de France, la fleur de la noblesse et de la foi, flétrie, extirpée du sol nourricier, ensevelie sous ce monceau de pierres dures et mortes. C'est un tombeau, Seigneur, non, pire qu'un tombeau ! C'est plus cruel que la mort ! Ce sont des morts ensevelis vivants ! Et, au-dessus d'eux, soleil et astres poursuivent leur course éternelle — jours, mois, années...

(*Elle se tait, plongée dans sa douleur.*)

CALVIN : Que Dieu les assiste de la force de Son Esprit !

CONSTANCE : Plongées dans la glaciale obscurité, elles attendent : les jeunes avec des frissons de fièvre, des sources de larmes dans leurs yeux ; dans leur cœur brûle la soif ardente du soleil, des vastes champs de leur jeunesse où resplendissent les mille couleurs des fleurs, où chaque fleur étincelle d'un désir. Et puis les autres... quand la source des larmes s'est tarie à force d'attendre dans une nuit sans étoiles, leurs corps lassés plient sous le faix des années de misère...

Et puis *une seule*, Seigneur, la mère de toutes les mères et de toutes les souffrances, celle qui vit depuis le plus d'années au fond de cet horrible tombeau. De sa main légère, de sa voix merveilleusement douce, elle apaise l'ardeur dévorante de la jeunesse, elle fait fondre en larmes silencieuses la torture des douleurs muettes...

Puis un jour, elle se dresse sous la lueur crépusculaire qui filtre goutte à goutte de la voûte, tel un rayon sacré d'espérance lointaine ; elle se dresse de toute sa hauteur, les yeux ardents, les bras étendus comme pour bénir. Toutes ses compagnes, surgies de l'ombre, de coins humides et obscurs, viennent, frissonnantes, se blottir contre ses genoux, tels des enfants chassés à travers une nuit inconnue. Alors, d'une voix retentissante, tel le cor du prophète, elle lance cet appel : RESISTEZ ! Puis elle se penche, et d'une pointe d'acier, égratignant la dure pierre, elle y grave pour l'éternité, lettre après lettre, une inscription sacrée. Elle se redresse alors ; sur la pierre morte, un mot unique lance des éclairs. Source

de vie, il jaillit en gros traits malhabiles, tracés par une main dure, cie par la souffrance, mais qui manie le stylet comme un sceptre de roi : RESISTEZ !

Et toute cette désolation muette vient en rampant se dresser autour de ces runes mystérieuses ; elle les lit, les relit. Elle y rencontre avec délices l'Esprit consolateur d'En-haut ! *Tout d'un coup*, la flamme jaillit, étincelante, de cette lugubre misère ; elle s'élance vers le ciel, forte de toutes ces ardeurs unies. Et dans le brasier de la Foi s'abiment et meurent la nostalgie de la jeunesse, la tristesse lassée de l'âge. Les prés fleuris et chatoyants de la vie pâlissent peu à peu, s'estompent et s'effacent. Des pleurs, des cris de joie, des mains unies forgent une chaîne plus forte que celle du temps. Et un serment, tel un jet de flamme, jaillit des cœurs renouvelés, clair, ardent et sain : RESISTEZ !

CALVIN (*après un silence plein d'émotion*) : C'est à cause de ma doctrine ! Dans les chaînes et les tortures des bûchers !... Chaque jour, sans répit des souffrances, des râles, des massacres dans le monde entier. Oh ! Dieu saint, si jamais j'oublie le sang des martyrs, oublie-moi dans la communion des Saints !

CONSTANCE : Mes sœurs m'envoient protéger par des soins fidèles votre chère existence. Ainsi suis-je venue soutenir *le seul* dont elles ne demandent pas qu'il les délivre de cette vie qui est une mort. Non, elles veulent seulement qu'il les fortifie par ses paroles de foi, que dans leur mort lente il les fortifie pour les rendre inébranlables...

CALVIN (*ému*) : Femme, ta foi est grande.

CONSTANCE : Seigneur, fortifiez-nous, ah ! fortifiez-nous, nous autres faibles femmes ! Qui nous fera rester fermes quand tout sombre, pauvres de nous, si la main qui porte le flambeau de la foi se glace...

CALVIN : Le flambeau de la Foi ? Mais *vous* toutes, ne le portez-vous pas ? Et ne brillez-vous pas ainsi sur ma route ?

CONSTANCE : Vous nous fortifiez, seigneur, par votre grande foi pour nous donner constance et résistance...

CALVIN : Et votre résistance nous est une force, à nous qui sommes à la pointe du combat contre l'ennemi. Nous, on nous voit ! Mais où serait notre victoire sans l'invisible armée des fidèles et des résistants ? Femme, votre courage dans la lutte ne le *cède en rien* au nôtre !

CONSTANCE : Ce n'est que le même service tout simple, seigneur, que Dieu me propose chaque jour, quand je soigne votre corps souffrant, afin que votre esprit demeure vigoureux pour poursuivre ses exploits...

CALVIN : Maintenant, je comprends vraiment l'harmonie voulue de Dieu ! C'est par vos soins prodigues à notre corps et à nos âmes que le Seigneur nous rend capables de le servir !

SCÈNE VI

Théodore de Bèze apparaît à la tête d'étudiants de tous les âges, qui sont en tenue de voyage. A leur entrée, Constance se retire.

BÈZE (*présentant les étudiants à Calvin*) : Voici les traits que Dieu tire en ce jour de son carquois débordant pour en cribler les nations !

FRANÇOIS : Maitre, tes disciples viennent te dire adieu !

CALVIN : Comment ? Déjà équipés pour la route et prêts à partir ?

FRANÇOIS : Oui, seigneur, et remplis de la flamme ardente de l'Esprit !

MARTIN : Comme vous nous en avez donné l'exemple, nous allons veiller sans trêve, nuit et jour, sentinelles et gardes de notre Dieu...

GUILLAUME : Et arcs tendus à l'extrême, comme vous l'êtes vous-même !

BÈZE : Maitre Calvin, je rends à tous ce témoignage qu'ils furent fidèles dans leurs études comme dans leur vie et qu'avec le secours de Dieu ils deviendront de vrais champions de l'armée lumineuse de l'Esprit.

CALVIN : Excusez ma grande faiblesse qui m'a contraint à représenter bien imparfaitement auprès de vous la Sainte Cause de Dieu. Mon corps affaibli m'a empêché de vous donner au-delà de mes forces !

LES ÉLÈVES : Mais non ! Mais non ! Vous fûtes toujours à notre tête, nous dominant justement par vos souffrances, et vous avez donné à nos esprits et à nos cœurs la merveilleuse trempe de l'acier.

FRANÇOIS : Pensez-vous que nous n'avons pas vu que vous nous donnez vos dernières forces ?

MARTIN : Tout ce que vous avez enlevé à votre corps lassé...

GUILLAUME : Votre esprit s'elevait, porté par une vigueur accrue, quand il sortait d'une âpre lutte, purifié de toute scorie terrestre...

OLIVER : Seigneur, le *summum* de tout l'enseignement donné par vous, c'est votre exemple dans la lutte et la souffrance.

JOHN : Notre cœur en a reçu à jamais l'empreinte comme celle d'un fer rouge. Oui, votre exemple nous inspire entrain, courage et force inébranlable.

FRANÇOIS : Seigneur, daignez agréer le respectueux merci que je vous apporte ! Maitre, permettez-nous de ne plus vous nommer ainsi ; acceptez le nom de « père ».

TOUS : Oui, père, que nous aimons de toute l'ardeur de notre cœur.

FRANÇOIS : Quand j'arrivai à Genève, j'étais perdu, égaré par l'aveuglement de mes pensées et ne savais où me diriger. Alors m'appa-

rut votre esprit, tel un diamant pur aux arêtes vives. Sa clarté perça les ténèbres de ma détresse et les dissipa. A la lumière crue de la vérité, ce que j'avais de bon en moi se ressaisit, libéré, en une lumineuse ordonnance.

A mes yeux brille maintenant comme un phare la flamme forte et joyeuse de votre esprit ; elle illumine ma vie, tel l'éclat vivifiant du soleil baignant au loin monts et vallées ! Seigneur, agréez nos remerciements pour tant de nobles joies !

MARTIN : Laissez-moi vous apporter, moi aussi, mes remerciements...

Tous mes sentiers n'aboutissaient qu'aux ténèbres quand, poussé par une poignante détresse, je pris le chemin de Genève. Si j'allais à droite, c'était la mort ; si j'allais à gauche, c'était aussi la mort, la mort partout. J'étais à la limite extrême de la vie et mes yeux se perdaient dans une nuit sans étoiles. Vers quel but me diriger ? Où et comment ? Je l'ignorais... Je vins alors m'asseoir à vos pieds, misérable affamé, et je vis vos mains nous tendre le pain d'un geste royal, tel Joseph vidant jadis ses greniers pleins. Moi aussi, je reçus de vous ce réconfort, cette merveilleuse nourriture, si riche que les écailles me tombèrent des yeux et que mes pieds s'affermirent. Ainsi, je devins capable de me tenir debout, mieux encore d'avancer. Devant moi s'ouvraient de nombreuses voies. Le péché, l'aveuglement m'avaient enchaîné à la terre. Maintenant, les paroles consolatrices de la Foi me rendaient des yeux d'enfant, aux regards libres et joyeux : c'est seulement depuis notre rencontre que je vis... *Je vis !*

Autrefois, ma vie n'était qu'une *mort*. Maintenant, je me dresse, debout, et je sais quel Rocher me porte ! C'est à vous que je le dois, Maître, à vous et à la fidélité du Dieu que vous m'avez révélé, de ce Dieu qui s'est donné pour moi.

LASKI : Maître, avez-vous été pour un autre ce que vous fûtes pour moi ? Avez-vous été vraiment son père comme vous fûtes le mien ? J'arrivai, abandonné de tous, en haillons et guenilles, banni, pourchassé, maudit de tous. Vous m'avez alors tout donné, tout ; vous m'avez vêtu des pieds à la tête, vous êtes allé vous-même partout, à travers rues et ruelles, me chercher un abri, et vous n'avez eu de trêve que vous ne m'ayez trouvé un gîte, pour mon corps et mon âme. Puis, toujours, vous avez continué à me donner sur votre maigre salaire de quoi faire face aux besoins de ma vie. Je n'ai pas honte de le proclamer aujourd'hui devant tous : cher Maître, comme il me sera dur de vous quitter ! J'ai trop profondément sondé toute la bonté de votre cœur !

CALVIN : Dieu nous a tous tirés du fond de notre extrême misère quand Il se révéla notre Père. Rendons gloire à Sa fidélité par notre inébranlable fidélité.

(A *François*) : En toutes choses, ami, restez fermement atta-

chés à *une seule !* Dieu a créé le monde comme un arbre touffu, et Sa puissante sève monte de ses racines par le tronc et les branches jusque dans les derniers des rameaux pour y suspendre les fruits d'or de Ses bénédictions. Dieu ayant tout créé pour nous en abondance, nous convie comme à une fête joyeuse à rechercher allégrement Ses merveilles, à les cueillir pour en découvrir de nouvelles. Plus nous cherchons, plus incompréhensible apparaît à nos yeux toute Sa grandeur ! Il met à notre disposition toute Sa Création. Il aime nous voir l'explorer, car Celui qui sait tout nous a appelés à Le suivre. Mais à condition que nous n'oublions jamais *une seule* chose : toutes les parties sont nées de la racine ; c'est Lui, l'Unique, qui soutient et conserve rameaux, feuilles et fleurs du grand arbre de l'univers.

Si feuilles et rameaux luxuriants séduisent notre esprit au point de nous faire oublier tout le reste, le monde se dissout en des milliers d'atomes, il n'est plus qu'une misérable caricature de lui-même. Avec lui, nous tombons nous aussi en poussière, ayant perdu dans cet inextricable chaos le but et le sens de la Vie.

Ami, si tu veux sonder en toute vérité l'éénigme de la Création, interroge le Créateur lui-même. L'Architecte connaît le plan de Sa demeure, et c'est Lui qui nous a ouvert les yeux.

(*A Martin*) : C'est dans la connaissance de Sa Création que resplendit la gloire de Dieu que nul ne surpassé. Celle-ci agit de même dans nos vies à tous, dans nos destinées, Toute-Puissance supérieure à toute domination. De milliers d'éléments, le Créateur a tiré l'Unité du monde ; Il soumet ainsi la multiplicité des êtres à l'unique et sainte puissance de Sa Volonté : la foi est le flambeau de toute science. Elle retrouve dans Son œuvre la trace du Créateur et elle voit le Souverain modeler toutes choses de Ses mains royales. Oui, la foi voit l'Alpha et l'Oméga de Sa volonté dans les mains paternelles et saintes de notre Sauveur.

FRANÇOIS : Nous partons revêtus de l'armure de cette foi et nous n'emportons rien d'autre que les armes de Son honneur. Merci Maître, merci de ce qu'entre ciel et terre tu as posé nos pieds sur ce Rocher, en révélant à notre âme l'ultime sens de la vie. Nous savons pourquoi nous vivons et pourquoi nous mourons.

JOHN : La citadelle de Dieu, Genève, soutient l'arrière de notre armée et dans ses murs vit le Chef qui nous commande. Merci, Maître, merci pour cette grande force !

BOCSKAY : Quand un jour l'Esprit vint subitement sur nous et nous murmura aux oreilles deux grands noms, Calvin et Genève, nous quittâmes tout pour boucler notre sac et partir, partir au loin. Aujourd'hui, c'est ce même esprit qui nous envoie au loin proclamer avec toute la force de notre reconnaissance ce que, Maître, tu nous as donné, ce que ta ville nous a aussi donné.

CALVIN : Ami Bèze, ami fidèle, laisse-moi te remercier d'avoir ainsi armé ces hommes. Ton action calme et forte a donné une base ferme à cette éducation que ma vivacité a souvent risqué d'ébranler. Viens, que je te remercie, toi, la couronne de l'Ecole ! (*Il lui prend la main. — S'adressant aux élèves*) :

Les jours de mon pèlerinage sont comptés. Mais Dieu, par Sa grâce, m'accorde encore cette joie. Il donne à Son peuple des Juges ; Il ne lui refusera jamais des gardiens fidèles quand Il m'aura retiré de cette terre. A quelles bonnes mains je vois l'œuvre de Dieu confiée dans ma chère, si chère Genève ! Il ne la laissera jamais manquer de sagesse... *Car Il est fidèle !*

(*Aux étudiants*) : Et maintenant, que je serre aussi vos mains pour la dernière fois, en attendant le Royaume de Dieu.

(*A Guillaume*) : Saluez mes fidèles des Pays-Bas en leur prodiguant la consolation divine.

(*A Martin*) : Au pays de Martin Luther, la paix du seul Dieu, Père de tous !

(*A Oliver*) : Qu'Il ceigne l'Angleterre de Sa puissance !

(*A John*) : Saluez pour moi mon frère de cœur, Sir John Knox, qui combat en Ecosse pour l'honneur de notre Chef !

(*A Boeskay et Laski*) : La prière m'unit, comme un pont spirituel, à la lointaine Hongrie et la lointaine Pologne !

(*A Constantino et Occhino*) : Qu'en Espagne et en Italie surgisse de l'aurore le radieux soleil !

(*A François*) : A ma France chérie va porter le salut fidèle de son fils qui se sent doublement attaché à elle dans son malheur !

SCÈNE VII

(*Une troupe d'émigrants apparaît ; hommes, femmes et enfants, chargés de ballots contenant tout leur avoir*).

LE CHEF DES ÉMIGRANTS : Nous voici arrivés au but ! Loué soit le Seigneur !

Tous (*entrent en se pressant*) : Nous voici arrivés ! Dieu soit loué ! Remercions Dieu ! O bienheureux jour ! O merveille des merveilles ! Est-ce donc vrai ? N'est-ce pas un simple rêve ? Antoine, Jeannette, Pierre, nous sommes arrivés ! Le dur voyage est à son terme. (*Avec les signes de la plus profonde émotion, ils tombent à genoux*). Louée soit la miséricorde divine !

DIVERSES VOIX : O sainte cité ! Désir des peuples ! Sion, refuge des opprimés ! Citadelle de Dieu, nous sommes dans tes murs ! O cité vers laquelle se portent tous les regards, dont le nom fait battre tous les cœurs ! Espoir de tous, nous sommes dans ton enceinte.

Sur ton sol sacré, solidement protégés par tes murailles ! O notre protection et notre sauvegarde !

LE CHEF : Toutes les misères de la vie sont passées ! Nous sommes sur une inébranlable falaise. Les lames viennent la frapper, mais leur puissance s'y brise, sans pouvoir désormais nous nuire. Leur fureur a beau se déchaîner, elle est maintenant incapable de nous arracher à notre refuge pour nous rejeter dans l'ancien esclavage. Sauvés des flots de cette sinistre marée, nous vivons, nous respirons, délivrés de nos angoisses.

Tous (avec des cris de joie) : Sauvés ! Sauvés dans un port sûr !

LE CHEF : Libres, désormais nous pouvons servir joyeusement la vérité ! La délation n'est plus tapie à notre porte ! Ni cachots, ni tortures ne nous font plus peur ! Plus besoin de nous rassembler de nuit, à la dérobée, comme des malfaiteurs. Non, c'est en plein jour qu'il nous est permis de lever la tête et de contempler avec bonheur le soleil de Dieu. Nous pouvons Le servir sans entraves et Lui dire ouvertement notre reconnaissance, oh oui ! Notre reconnaissance ! Libres, nous élevons vers Lui des mains dégagées de chaînes, nous célébrons Ses louanges au pied de Son trône, unis au chœur de nos frères.

Tous : Nous allons servir Dieu dans la liberté et la joie ! Merci, merci !

LE CHEF : Il nous est permis de mener une vie paisible et retirée et de mettre tous ensemble le travail de nos mains au service du Créateur et du Protecteur de notre vie.

Tous : Servir Dieu joyeusement dans la paix ! Oh, quel bonheur !

LE CHEF (à Calvin) : O Seigneur, excusez-nous de laisser ainsi libre cours à nos cœurs. C'est la joie des naufragés sauvant leur misérable vie sur une île bienheureuse.

UN AUTRE : C'est la joie de ceux qui ont vu se réaliser leur unique souhait, leur rêve de longues années.

UN TROISIÈME : Nous sommes un tison brûlant, sauvé de la fournaise de la France.

LE CHEF (à Béze et Calvin) : Frères, nous déposons tout, tout, corps et vie, bons et mauvais jours, entre vos mains !

Tous : Nous voici, acceptez-nous, frères, nous sommes à vous !

CALVIN (va vers eux les bras ouverts) : Frères par le sang et la Foi, soyez les bienvenus ! Joyeuse bienvenue !...

Tous (se pressent autour de Calvin pour saisir ses mains) : Père, père, ô très cher père !

LES ÉTUDIANTS : Frères, frères, soyez les bienvenus dans la patrie de votre foi et de la nôtre !

CALVIN (*aux étudiants*) : L'ennemi me raille, prétendant que Dieu, pour me punir, ne m'a pas accordé d'enfant. Voyez ! N'ai-je pas ici des enfants, et des milliers, des dizaines de milliers à travers le monde entier !

LE CHEF (*aux enfants*) : Voyez, c'est notre père. Approchez-vous pour le saluer. (*A Calvin*) : Ce sont des orphelins, leurs pères et mères ont été massacrés pour leur foi.

CALVIN (*aux enfants*) : Et vous n'avez pas craint de conserver la même foi et de quitter votre patrie pour l'étranger ?

UN DES GRANDS GARÇONS : Père disait toujours : « Craignez le mensonge et l'apostasie, mais jamais la vérité ! » Père et Mère sont morts pour la foi, alors nous, nous voulons *vivre* pour la foi.

BÈZE (*ému*) : C'est par la bouche des enfants que Dieu exprime les vérités les plus hautes !

LE CHEF : Maître, chacun d'eux est clairement instruit des vérités de notre foi, presque comme docteur en Sorbonne. Même d'entre les plus petits, chacun sait comment répondre. Leur magister fut d'une nature toute particulière : c'est avec le glaive et le feu qu'il leur a inculqué en lettres ardentes le catéchisme. (*A une petite fille*) : Dis, en quoi consiste la vraie foi ?

LA PETITE (*d'une voix claire*) : C'est de reconnaître avec clarté et certitude les sentiments paternels de Dieu à notre égard, tels qu'il les a montrés en Jésus-Christ, comme notre Père et Sauveur. (*A Calvin*) : Es-tu le Bon Dieu ?

CALVIN : Non, chère petite ; mais, comme toi, je Le remercie d'être Son enfant. (*Il passe sa main sur sa tête*).

LE CHEF (*à une autre petite fille*) : Et quoi encore ?

LA PETITE : Tu aimeras le Bon Dieu ton Seigneur de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. Et tu aimeras ton prochain comme toi-même. Cela veut dire : aimer non seulement parents et amis ou aussi ceux que tu fréquentes, mais même les inconnus, même nos ennemis... (*Elle se réfugie contre le chef en éclatant en sanglots*)... Même ceux qui ont emmené Père et assommé Mère, nos méchants ennemis ?

UNE FEMME (*la prenant vers elle*) : Viens, chère petite, cela, le Bon Dieu le sait, Il nous donnera la paix.

CALVIN (*au chef*) : Quelle est la situation en France ?

LE CHEF : C'est affreux ce que nous avons vu en passant à Lyon !

BÈZE : A Lyon ? Savez-vous ce que sont devenus les cinq fidèles enfants de notre école, partis d'ici joyeusement il y a quelques semaines pour leur patrie, afin d'apporter l'Evangile à leur peuple ?

LE CHEF : Cinq étudiants, dites-vous ? Martial Alba...

LES ÉTUDIANTS (*sursautant*) : Martial Alba ? Vous le connaissez ?

LE CHEF : Oui, toute la France le connaît !

BÈZE : Qu'est-il arrivé ?

LE CHEF : C'est un terrible et sublime spectacle que nous avons vu !

LES ÉTUDIANTS : Martial Alba ! Affreuses et sublimes furent tes souffrances et celles de tes frères !

LE CHEF (*racontant*) : Or donc, en traversant les rues de Lyon, nous fûmes pris dans un grand concours de peuple. A travers de bruyantes huées, nous entendons des chants ; notre cœur en est presque glacé, car c'était un de *nos* cantiques. Et aussitôt apparaît dans la cohue une charrette. Dessus, vêtus de chemises grises, enchaînés ensemble comme des criminels, cinq hommes chantent l'hymne de louanges et de reconnaissance du Psaume 9.

UN DES ÉTUDIANTS : Nos amis allaient au supplice ?

LE CHEF : On leur défend de chanter ! Alors, ils parlent, ils crient des paroles frappantes des Saintes Ecritures, ainsi que la Confession de notre Foi chrétienne, chacun un article, afin que tous connaissent leur unanimité.

BÈZE : Que Dieu soit leur force et leur appui !

LE CHEF : Ils arrivent au lieu de l'exécution. Le bûcher se dresse, énorme. Ils sourient presque en le gravissant, comme si c'était facile escalade. Les plus jeunes marchaient en tête...

LES ÉTUDIANTS (*fondant en larmes*) : Oh ! Charles Favre ! Pierre Navihères !

LE CHEF : Et puis les deux autres...

LES ÉTUDIANTS : Bernard Séguin ! Pierre Escrivain !

LE CHEF : Tandis que l'ainé s'agenouille pour prier...

LES ÉTUDIANTS (*saisis*) : Martial Alba ?

LE CHEF : On les lie aux poteaux...

LES ÉTUDIANTS : Oh ! camarades, amis, frères !

LE CHEF : Quand on arrive à l'ainé, on l'arrache d'une main brutale à sa prière. Il demande humblement que soit exaucé un dernier vœu...

BÈZE : Que Dieu te donne la force d'être fidèle !

LE CHEF : ...Qu'il lui soit permis avant de mourir de donner encore un baiser à ses frères...

LES ÉTUDIANTS : Oh ! frères, frères !

LE CHEF : Il s'approche alors de chacun d'eux. Déjà liés aux poteaux, ceux-ci tendent le cou autant qu'ils le peuvent, chacun recevant de son frère le saint baiser et le lui rendant avec ces paroles : « Que Dieu te garde, mon frère ! »

BÈZE : Que Dieu vous garde pour l'éternité. *Amen !*

(Grande émotion parmi les étudiants).

LE CHEF : Alors jaillit la flamme ! La fumée s'élève comme une muraille. Ils disparaissent ! Mais on les entend s'exhorter : « Courage, frères, courage ! » Ils répètent ces paroles une fois, deux fois d'une voix étouffée. Puis, le silence se fait...

LES ÉTUDIANTS (*dans une explosion de douleur*) : Morts ! Ils sont tous morts, ceux qui étaient assis à la même table que nous, qui étaient nos amis, notre chair et notre sang !

BÈZE (*après un silence, avec solennité*) : Le Seigneur règne sur toutes choses. C'est lui qui nous juge dignes des souffrances qui nous feront participer à Sa Royauté... Voulez-vous abandonner l'œuvre du Seigneur ?

FRANÇOIS : Non, Maître Bèze !

Nous sommes prêts, entièrement prêts ! Ce qui nous fut enseigné est enraciné dans nos cœurs, ils sont endurcis, ils peuvent tout braver. Déployez l'étendard du Christ, qu'il brille aux yeux de tous !

Nous nous rangeons aux côtés de nos frères, par leur mort nous irons vers la victoire ! Nous sommes prêts !

LES ÉTUDIANTS : Nous sommes prêts !

BÈZE : Nous, nous sommes des érudits, mais la force de notre sagesse a ses racines dans les cachots et les bûchers. Notre époque ne laisse aucun jongleur de mots jouer la comédie ! C'est du sang et des souffrances que nos pensées tirent cet esprit sublime, cette force féconde capable de transformer les idées en actes, en chair et en os, en veines ardentes, en cœurs d'acier. Ici, vous avez beaucoup appris et vous avez été fidèles aux Ecritures. Mais ce ne fut qu'un symbole de l'école qui vous réclame maintenant. Aujourd'hui, vous quittez le vestibule de la vie pour vous lancer au milieu du monde, dans cette vie où tout article de foi devient un courageux défi, où descendra sur vous la vérité suprême : il ne suffit pas de marcher par les pensées dans la voie du Seigneur, il faut la parcourir sur ses deux jambes... et jusqu'au bout ! Soyez bénis si, dans cette école plus haute, vous faites preuve avec constance du même noble zèle !

CALVIN (*aux émigrants*) : Soyez les bienvenus dans notre chère ville où vous avez acquis droit de cité par votre fidélité sous les étendards du Christ. Vous êtes la nouvelle Genève qui jamais n'a existé, mais qui va naître par la force de la foi !

Vous êtes le boulevard édifié par Dieu en ce lieu, carrefour des routes du monde ! Le peuple vigilant qui derrière ces murs monte la garde à l'appel du Seigneur !

Venez donc, demeurez ici et scellez l'alliance entre cette cité et votre cœur dont elle est la vraie patrie. (*Les émigrants sortent*).

LES ÉTUDIANTS :

« Dieu vous ôte du front après de durs combats,
 Blessés, abritez-vous sous ces fortes murailles.
 Mais nous, Il nous envoie par les mêmes chemins
 Sous un harnois d'acier reprendre la bataille.

Debout, sainte cohorte,	Debout, debout encore !
Soldats du Roi des rois,	Luttez jusqu'au matin :
Tenez d'une main forte	Déjà brille l'aurore
L'étendard de la Croix.	A l'horizon lointain.
Au sentier de la gloire,	Bientôt jetant nos armes
Jésus-Christ nous conduit,	Aux pieds du Roi des rois,
De victoire en victoire,	Les chants après les larmes,
Il mène qui le suit.	Le trône après la Croix. »

(Ils sortent par l'autre porte).

(Calvin étend ses mains sur les deux groupes comme pour les bénir).

ACTE TROISIEME

A Genève, devant la maison de Calvin, des gens vont et viennent, ils s'agitent et parlent tout bas.

SCÈNE I

QUELQU'UN : Ce seraient ses derniers moments ?

UN DEUXIÈME : C'est déjà arrivé ainsi, et puis le miracle s'est accompli !

UN TROISIÈME : Mais sera-ce encore ainsi ? Les symptômes ne le font pas prévoir !

UN QUATRIÈME : Un ami vient d'arriver chez lui ; il est accouru à cheval, de son propre mouvement, à la nouvelle de sa maladie. Il était dans sa jeunesse un de ses bons condisciples. Il voulait le revoir encore. (*D'un ton significatif*) : Encore une fois ! Comprenez-vous ?

LE TROISIÈME : De la même ville de France est arrivée une noble dame que la parole du Maître avait guidée très loin dans la voie de la Vérité. Elle ne craignait pas d'affronter les fatigues de la route pour l'entendre prêcher encore une fois et elle fut heureuse de pouvoir recueillir au moins quelques paroles qu'il arracha à sa faiblesse extrême.

LE DEUXIÈME : Il y a un grand concours de gens qui veulent le saluer une dernière fois. Mais nul n'est admis auprès de lui, sauf ses amis les plus intimes.

LE QUATRIÈME : Hélas ! oui, jours et nuits ne lui apportent que de nouvelles douleurs...

LE TROISIÈME : Continuelles sont aussi ses prières. L'esprit des Prophètes implore l'Eternel dans son âme et l'antique voix des Psalmistes reparait sans cesse dans ses appels.

LE PREMIER : Les amis de Dieu de tous les âges s'unissent au-dessus des siècles en une sainte communauté.

LE TROISIÈME : Ses yeux brillent et son visage rayonne comme la face de Moïse !

LE PREMIER : C'est déjà la voix de l'Eternité, en présence de laquelle tous nos discours se taisent.

UNE FEMME (*avec des enfants*) : Voyez, mes enfants, voici sa maison ! Ici habite celui qui eut pitié de notre détresse quand mourut votre père. Ah ! Si je pouvais le remercier encore ! Enfants, n'oubliez jamais qu'il a été votre père.

QUELQU'UN : Il fut notre père à tous, celui de notre cité, celui du monde. Nous serons tous orphelins s'il nous quitte !

UN AUTRE : Que ferons-nous sans sa parole, son esprit si clair, ses conseils en toutes choses ?

UN TROISIÈME : Et la vigueur de son action ? Maintenant, les ennemis vont se réjouir !

UNE VIEILLE FEMME (*pousse pour avancer*) : Laissez-moi aller jusqu'à lui. J'ai une herbe d'une vertu toute particulière. Ma tante m'a appris à connaître la vertu de cette herbe. Celui qui en prend guérit, et complètement ! Laissez-moi entrer ?

QUELQU'UN : Ma bonne dame, contre ce mal-là, on n'a encore jamais trouvé de plante !

LA VIEILLE : Mais on en extrait une boisson tout particulièrement merveilleuse. Elle soulage de toutes les angoisses, disait toujours ma tante. Elle le soulagera aussi. Laissez-moi l'approcher !

LE PRÉCÉDENT (*la renvoyant*) : C'est impossible !

LA VIEILLE : Impossible ? Et pourtant il nous était toujours permis de venir le trouver librement. Qui peut nous en empêcher ?

LE PRÉCÉDENT : Sa grande faiblesse ! Il est si fatigué, mourant !

LA VIEILLE (*comprenant*) : Ah ! Seigneur Dieu ! (*Elle s'en va, toute consternée*).

UN AUTRE : Mourant ? Croyez-vous ?

LE PREMIER : Non seulement, je le crois, mais je crains...

UN TROISIÈME : Lumineux, l'Esprit brûle dans son corps !

LE PREMIER : Comment ? Mais si la flamme vit en le consumant ?

ENCORE UN AUTRE : Il mange de moins en moins !

LE PREMIER : Il ne mange plus rien depuis tant de jours !

SCÈNE II

(Deux étrangers apparaissent ; l'un ronge un os, l'autre boit dans un gobelet).

LE PREMIER ÉTRANGER (*mâchant à pleines joues*) : ...Mais nous, nous nous empiffrons avec plaisir !

LE SECOND ÉTRANGER (*buvant*) : ...Et nous, nous trinquons à notre santé !

LE PREMIER : Il touche à sa fin, l'affamé, le squelette ! Tandis qu'à nous autres, il nous pousse une confortable bedaine. (*Se frappant le ventre*) : Nous nous rendons, tambour en tête, à la kermesse de la vie !...

LE DEUXIÈME (*montrant son nez*) : Et la lanterne en avant !

LE PREMIER : La Mort ronge déjà ses os comme je ronge le pilon que voici ! Quand elle n'y trouvera plus rien à prendre, elle le rejetera ! (*Il jette l'os sur la chaussée*).

LE DEUXIÈME : Vidé le verre, plus rien à en faire ! (*Il lance le gobelet qui se brise sur le sol*). Quelle joyeuse musique !

DES VOIX DANS LA FOULE : Holà ! Qu'est-ce à dire ? En voilà qui viennent de Cochonville ! Enlevez ces ordures ! (*On balai en un tas l'os et les éclats de verre*).

LE CAPITAINE DE LA VILLE (*aux deux étrangers*) : A Genève, il faut de l'ordre dans les rues de la ville !

LE PREMIER : De l'ordre ! De l'ordre ! Toujours rien que de l'ordre ! Votre vocabulaire s'est bien appauvri ! Autrefois, vos lèvres débordaient de discours comme de vin nouveau ! Aujourd'hui, vous ne savez plus qu'un seul mot, on a mis en prison les autres. De l'ordre ! Dites plutôt de l'abêtissement !

LE CAPITAINE : Que voulez-vous dire ?

LE DEUXIÈME : Eh oui ! Nous le savons bien, lumières et banderoles, fêtes et gaudrioles ont fui ce territoire...

LE CAPITAINE : Cette kermesse perpétuelle ? Dans ce cas, vous avez raison, elle a quitté cette ville !

LE PREMIER : Oui, cette ville mortelle et son souverain installé là-haut. (*Montrant la maison de Calvin*) : Ce seigneur, image de la Camarde, qui déambulait au milieu de vous.

LE DEUXIÈME : Meure la Camarde, et la vie renaîtra ! Ohé !

LE CAPITAINE : Libre à vous de railler ! Les traits de vos moqueries visent toujours trop bas à cette heure, elles atteignent le Maître moins que jamais.

LE PREMIER : Le Maître ! Le Maître ! Dites donc tout net le *roi*. Mieux encore : le tout-puissant, le tyran ! Tel est l'ordre dont vous parlez ! Le règne capricieux d'un seul. Ce n'est qu'au bénéfice d'un seul, de sa domination, de son avarice, de son avidité, de sa gloire que tout est organisé ici ! J'arrache le masque de votre visage pour découvrir votre grimace hideuse. Elle se nomme *tyrannie*. Vous lappelez *ordre*...

LE CAPITAINE : La toute-puissance d'un seul ?... Les voici déjà en route pour venir le trouver, ces Messieurs du Conseil et les Anciens de la Communauté, établis par notre Maître, pour que dans cette cité ne sévisse jamais la tyrannie brutale de l'individu ; chacun contrebalance autrui, à la fois poussé et limité par lui ; tous collaborent ainsi au salut de chacun et de la communauté.

LE PREMIER : Voilà encore la vieille boîte à musique qui joue quand (*d'un air malin*) ...et à condition qu'on y jette de la monnaie !

LE CAPITAINE : Vous êtes toujours ainsi ! Si vous aviez des yeux dans

la tête, vous verriez ici un peuple qui épanche ses angoisses et ses plaintes sincères devant cette demeure. C'est le peuple qui a appelé à leur charge le Conseil et les Anciens. C'est lui qui leur demande de remplir leurs lourdes fonctions de gouverneurs devant Dieu sans acceptation de personne. N'est-ce pas ainsi ? Seigneurs comme valets sont mis en prison quand ils font le mal. Oui, même la propre belle-sœur du Maître n'a pas échappé au tribunal quand elle a été coupable. Amis comme ennemis, tous sont mesurés à la même toise, celle du Droit. Conseil et peuple le veulent ainsi, unis pour une justice incorruptible et probe.

LE PREMIER : Le peuple le veut ? Tiens, j'entends une musique agréable à mes oreilles ! Je vois des bandes se succéder, surgissant du couchant sanglant... Des milliers, des dizaines de milliers, des centaines de milliers de spectres, tous semblables... Ne pas leur ressembler, c'est péché ! Ils surgissent, envahissant le pays, et partout où ils marchent — tous avec le même piétinement —, le sol n'est plus qu'une bouillie sanglante. Partout la fumée des incendies, des gémissements, des cris et des râles de mourants. Telle est la domination du peuple, la puissance exclusive de la masse. Je respire la fraîcheur de l'aube, ah !

LE CAPITAINE : A bas tes visions ! Il se dresse un rempart contre elles ! Pas de tyrannie de bandes armées à Genève ! Ici, la masse ne règne pas, c'est le peuple ! Le peuple naît d'une terre saine. La masse surgit des ordures, de la pourriture qui se développe sur tous les vices puants ! N'allez pas me pourrir le peuple ! Il est une forêt, la forêt composée de milliers d'arbres différents, où chaque individu est enraciné dans son terroir, et non enlisé dans des sables mouvants comme dans la masse. Aussi résiste-t-il aux assauts des ans et des tempêtes. Chacun conserve son visage, un visage aux traits personnels, où brillent la lumière de la pensée, la force de la décision. Chacun reflète l'image du Dieu unique, glorieux et trois fois saint.

LE PREMIER : Ainsi, l'individu est Dieu ?

LE CAPITAINE : Vous déformez ce qui est raisonnable, comme votre père, le père du mensonge !

LE PREMIER : Un seul veut se hausser jusqu'aux cieux, et il courbe les échines jusqu'à les rompre. Il se pavane sur les corps prostrés de ses sujets dans la volupté de sa domination ! Béni soit cet être unique ! Je le loue, je l'adore ! Dans ma ferveur, je me prosterné devant lui, baisant les pieds qui me foulent. Craque, vole en éclats, ô monde, charpente vermoulue ! Hé ! Comme tout va voler en poussière !

LE CAPITAINE : Fou furieux ! Nous finirons bien par dompter ta rage ! — Ici, on ne se dresse que contre la folie des tyrans qui se croient des dieux !

LE PREMIER : Alors, nous en sommes ! Révoltez-vous ! Mort aux tyrans !

LE CAPITAINE : Résistance, oui ! Non, révolte ! Et jamais d'attentat contre l'individu ! La rage des tyrans, tout comme celle de la masse, accumule les fautes et mène aux abîmes ! Il faut lui résister de tout notre pouvoir, Dieu nous l'ordonne. Mais ce n'est pas à l'individu qu'il confie notre défense. Seuls, les gardiens établis peuvent être légitimement armés pour faire obstacle aux caprices des tyrans !

LE PREMIER : Mais moi, j'aspire à enfoncer moi-même dans le ventre du maudit ma lame acérée !

LE DEUXIÈME : Ça y glisse comme le couteau dans le beurre !

LE PREMIER : Dois-je m'en remettre à d'autres pour me conformer à leurs opinions, à ces opinions qui n'agissent jamais !

LE DEUXIÈME : Insupportable oppression ! J'étouffe !

LE PREMIER : Où est ici la liberté ? Eh ?

LE CAPITAINE : Dire que nous souffrons dans nos murs des gens comme vous !

LE PREMIER (*tirant l'épée*) : Vous n'êtes que des tyrans, vous tous !

LE CAPITAINE : Ah ! Le masque tombe enfin ! Voilà votre visage : révolte des bas-fonds, anarchie et mort ! (*Il tire également son épée, les lames se croisent ; il fait sauter l'arme de la main de l'étranger, lequel tombe par terre*). Résistance d'en-haut ! Ordre et vie !

LE PREMIER (*à terre*) : C'est là votre justice, la force du glaive ?

(Cependant, le peuple est accouru en foule et forme autour du Capitaine comme une muraille pour le défendre).

LE CAPITAINE : Le glaive du Droit est juste comme le Maître qui le donne. Autrefois, cette ville était abandonnée aux caprices des tyrans comme aux émeutes du peuple, et toujours le Mal a tenté d'y relever sa tête démoniaque. Mais, aujourd'hui, il en est autrement, grâce à la majesté que Dieu (*il montre la maison de Calvin*) a donnée à Son serviteur. (*Tandis que l'étranger se relève avec peine et s'esquive rapidement*) : Et il en sera toujours autrement, tant que le peuple montera la garde dans cette cité et autour de son éternel Roi !

(A ce moment, le Conseil apparaît au fond. A sa tête, l'Huissier portant devant lui une grande épée nue).

QUELQU'UN DU PEUPLE (*à la vue du Conseil, crie*) : L'épée de l'Eternel, fatale au corrupteur, salut du Juste !

(Le peuple reste respectueusement immobile pendant que défile le Conseil, puis se retire de plus en plus vers le fond).

(Tandis que les Conseillers passent et disparaissent dans la demeure de Calvin, l'Huissier se place à gauche du proscenium, tenant l'épée debout devant lui).

SCÈNE III

(Théodore de Bèze sort de la demeure de Calvin ; le peuple se presse autour de lui).

BÈZE : J'ai vu dans cette chambre un étrange spectacle :
 Un homme y gît rongé par un mal implacable,
 Image de la mort.
 Mais dans son agonie il brille une lumière,
 Une voix mourante murmure,
 Surhumaine.
 Dans cet abîme de douleurs
 Rayonne la paix d'un visage,
 C'est l'âme triomphant du mal...
 O merveilleuse vision !
 A mes yeux éblouis surgit une autre image,
 Celle d'une Cité navrée par ses misères,
 Mourant de ses souffrances :
 La Parole de Dieu vint lors la frapper,
 Tel un éclair d'En-haut.
 Ce verbe pénétrant dissipia ses ténèbres
 Et guérit ses langueurs ;
 Amis comme ennemis en restent stupéfaits !
 O Parole de Dieu,
 Tu fus sa naissance,
 Tu fus sa croissance ;
 Sur elle, tu te fondes, ô ma chère Cité,
 Genève !
 Citadelle de l'Eternel !

LE PEUPLE : La Parole de Dieu nous inspire et nous lie,
 Nous le reconnaissions, unis par Son Esprit !

BÈZE : Elle est comme une nef :
 Les tempêtes d'enfer l'assaillent sans répit,
 A la quille, à la proue,
 Hurlant contre elle ;
 Et nous tous que la nef abrite,
 Défaillons de terreur,
 L'abîme ouvre ses profondeurs,
 Gueule sanglante,
 Pour l'engloutir...
 Mais, marchant sur les eaux, notre Seigneur s'approche
 Comme jadis,
 Nimbé d'une lumière ineffablement douce,
 Dans la sinistre nuit,
 Il vient vers nous,

Celui qui fut perdu, mais toujours se retrouve !

LE PEUPLE : Le Seigneur vient vers nous !

BÈZE : Bien que vivant, nous mourons chaque jour,
 Notre chair est la proie des maux qui nous accablent.
 Notre âme se consume au feu de ses désirs ;
 Notre esprit chancelant s'égare en sa folie ;
 Les combattants succombent, et les femmes périssent
 Lentement dans les fers,
 Tous ensemble frappés de mortelles blessures.
 Les ossements des chefs blanchissent au soleil,
 Les peuples décimés retombent en poussière...
 Ce carnage hideux, comme un ulcère immonde,
 Souille de son venin le corps mourant du monde...
 Mais alors le Seigneur vient doucement vers nous,
 Il vient, nous apportant le Pain et le Calice,
 S'asseoir à notre table et souper avec nous !

LE PEUPLE : Et par lui nous vivons !

BÈZE : ...En dépit de nos maux, en dépit de la mort !
 Ici, sur votre foi, Dieu fonde Sa demeure,
 Et vous êtes Son temple en Sa haute cité.
 Maître Calvin tailla les pierres de Genève,
 Maître d'œuvres de Dieu.
 Or, cette œuvre en ces jours ici est achevée
 Et Dieu n'a plus besoin de son ciseau fidèle.
 Ferme est son temple et sa sage ordonnance
 Résiste aux assauts de ce monde !

LE PEUPLE : Oui, nous vivons rassemblés sous Son aile,
 Nous subsistons par Elle !

BÈZE : Grâce à ces ordonnances, il nous est accordé
 De servir Dieu dans l'allégresse ;
 Dans nos prières et nos cantiques,
 Les sources de la Vie ruissellent, mélodieuses,
 Et la gloire de Dieu éclate, magnifique,
 Sous les sombres voûtes des nef !
 Mais dehors, au grand jour, les hommes
 Œuvrent sans cesse, infatigables ;
 Riche de tous les dons des charités divines,
 Sans cesse se déploie l'activité humaine
 Jusqu'aux contrées les plus lointaines...

LE PEUPLE : Dieu nous a donné Sa Parole,
 Elle est aussi Son action !

BÈZE : Qu'ainsi subsiste Sa demeure
 Que Maître Calvin a reçue,
 Et dressée sur le haut rocher

Au bord du lac,
 Comme un signe d'éternité
 Dans un monde qui passe.
 Toute son ordonnance
 Est le reflet de la Maison du Père.
 En elle resplendit pure comme l'étoile
 L'ordonnance de Ton Royaume,
 O Dieu, où Tu es tout en tous.

Ta Loi domine la Cité,
 Elle illumine ses ruelles
 Et resplendit au loin par-dessus les murailles
 Qu'édifia cette ville
 Pour défendre sa propre vie
 Et protéger le temple au milieu d'elle.
 La Cité le conserve, il en est la lumière :
 Dieu garde ainsi Son peuple en ces temps de malheurs,
 Pour lui donner Sa paix
 Par le glaive du Droit et l'épée de son Verbe,
 Armant les deux mains du Seigneur !
(Du fond s'avance le cortège du Corps pastoral).

LE PEUPLE (bas) : Les serviteurs de la maison du Seigneur !
 Arrière !

BÈZE : Maître Calvin les a fait appeler
 Tel un bon intendant
 Qui met en ordre ses affaires...
 Que Dieu nous garde en Sa demeure !

(Les Pasteurs passent, l'un porte une Bible, deux autres la Coupe et le Plat contenant le Pain. A la tête du cortège marche le sacristain, la Croix à la main. Pendant que les Pasteurs disparaissent avec Bèze dans la maison de Calvin, le sacristain se poste à droite, tenant la Croix devant lui).

SCÈNE IV

*(Farel en vêtements de voyage, couvert de poussière,
 arrive en toute hâte).*

UNE VOIX DANS LE PEUPLE : Voyez ! Maître Farel !

FAREL : Oui, c'est moi !

LE PEUPLE : Maître Farel, quel réconfort pour nous que votre venue !

FAREL : Arrivé-je trop tard ?

LE PEUPLE : Non, pas trop tard ! Le Conseil et les Pasteurs sont

au près du Maître, mandés par lui. Certes, il est au plus mal, mais son esprit demeure lucide !

FAREL : Peut-il en être autrement ? Comment cet esprit s'obscurciraît-il, lui qui pendant toute sa vie n'a cessé d'être illuminé par Dieu ? — Ecoutez ! (*Il tire de sa poche une lettre et lit*) : « Adieu, mon meilleur et mon plus excellent frère, et si Dieu permet que tu me survives, vis dans la fidélité au pacte d'amitié que nous a liés pour le plus grand bien de l'Eglise ; ses fruits bénis en sont conservés dans le ciel. Ne t'impose pas de fatigues à cause de moi. Déjà, je ne respire presque plus et m'attends toujours à perdre le souffle. Il me suffit de vivre et de mourir en Christ, en Celui qui m'est un gain, comme pour les siens, dans la vie comme dans la mort. Encore une fois : Adieu ! Adieu à toi et à nos frères ! » Voilà ce que m'écrivit le Maître. Tel il fut, tel il est ; il n'a jamais changé. O mes amis, il ne veut rien pour lui, il veut tout, tout pour nous !

UNE VOIX DANS LE PEUPLE : Et cette voix se tairait maintenant pour toujours ? (*Celui qui parle se détourne, vaincu par l'émotion*).

FAREL : Rien pour lui ! Ecoutez ! Il ne veut pas que je m'impose de fatigues à cause de lui... Mais pouvais-je agir autrement ?... Lire cette lettre, chausser les souliers du voyageur et accourir, accourir pour le voir une fois encore, une dernière fois.

(*Comme se parlant à lui-même, perdu dans les souvenirs qui l'assaillent*) :

O frère !

Tu sais bien ce que nous fûmes d'abord ;

Moi aussi, je le sais :

Tu suivais ta voie, la plus solitaire,
la plus dure des voies, dans la nuit,
à l'écart des routes des hommes.

Tes pieds saignaient aux pierres du chemin.

Mais alors qu'emporté par ton cœur plein de flamme
tu t'en allais l'offrir au Seul Très-Haut,
ton cœur fut agréé... Miracle des miracles,
l'Eternel accepta la flamme de ton cœur,
Il y mit en échange une flamme divine
que tu portas pour Lui à toutes les nations.

Ainsi, tu vins me la donner,

ainsi je me donnai à toi !

Ce feu, tu l'as porté ensuite en notre ville
que tu as embrasée...

(*Comme sortant d'un rêve, il regarde autour de lui*).

Comment, je me retrouve ici,

dans ces murs et dans ces ruelles ?

Oh ! comme à l'étranger, le cœur me faisait mal,
plein du désir de les revoir !

Me voilà ! Vous m'entourez, amis !
 Et voici, tout près, l'être unique
 qui retourne à son Créateur !...

Ce fut comme une force obscure et mystérieuse,
 comme celle qui sourd des racines cachées —
 Cette sève fit croître un arbre
 dont les branches poussèrent ;
 elles fleurirent,
 les fruits mûrissent...

Quelle surabondance de richesses
 dans les grâces que Dieu m'accorda par ses fruits !
 Ordre dans la demeure édifiée à Genève,
 ordre dans le temple du Seigneur :
 Le cercle des remparts, tel un anneau sacré,
 protège l'union des frères dans la ville,
 et le Maître a soudé ces deux cercles en un seul.

Cette enceinte protège une flamme secrète,
 étincelle du feu divin,
 qu'il jeta sur l'autel de nos cœurs...

(*Etendant largement les bras*) : Mes enfants, venez tous ! Je suis à vous, et vous à moi, à moi qui vous aime de l'amour du Seigneur... son Seigneur et le mien... (*Sursautant*) : Mais je m'oublie... Ne me retenez pas, laissez-moi aller auprès de lui. (*Il disparaît en hâte dans la maison de Calvin*).

SCÈNE V

(*Les enfants arrivent en courant*)

PREMIER ENFANT : Ils arrivent !

DEUXIÈME ENFANT : Des étrangers ! Et ils viennent de loin !

TROISIÈME ENFANT : Et ce sont des gens de qualité !

QUATRIÈME ENFANT : Nous nous amusions près de la porte de la ville (*montrant un garçon*) : il faisait le maître d'école.

LE PREMIER : Nous devions répéter l'instruction religieuse.

LE QUATRIÈME : Il avait demandé : « Quelle est ton unique consolation dans la vie et dans la mort ? »

LE DEUXIÈME : Nous nous sommes alors tous levés pour dire : « C'est d'appartenir corps et âme, dans la vie comme dans la mort, non à moi-même, mais à mon fidèle Sauveur Jésus-Christ. »

LE TROISIÈME : Alors ils passaient justement la porte et vinrent droit à nous...

LE DEUXIÈME : L'un d'eux nous demanda quelque chose, mais je n'ai pu comprendre...

LE QUATRIÈME : Mais si ! Le seigneur Calvin, dirent-ils...

LE DEUXIÈME : Ils voulaient aller chez le Maître...

(A ce moment retentit le glas, venant de Saint-Pierre. La foule est frappée de stupeur et tombe émue à genoux comme pour prier. Les enfants font de même. Pendant que sonne la cloche, les Pasteurs avec Théodore de Bèze et Farel sortent de la demeure de Calvin. Ils viennent se placer à droite de la scène. Puis viennent les Conseillers qui se dirigent vers la gauche. Tous ces mouvements s'effectuent dans le plus grand calme en signe de deuil. Quand les deux groupes sont à leurs places, Théodore de Bèze s'avance sur une éminence au milieu de l'arrière-plan de la scène).

BÈZE (*quand le glas a fini de retentir*) : Mes frères, nous venons de recevoir la plus grave des blessures, celle que seul le Seigneur peut guérir. Notre père est entré dans l'éternel repos. Dans sa vie comme dans sa mort, malgré toute la résistance du démon, il resta plein de vaillance et de sérénité. Après nous avoir jadis donné un modèle de vie irréprochable, il nous donne aujourd'hui un exemple unique de la force héroïque du chrétien en présence de la mort.

FAREL : O frère, frère ! Si seulement j'avais été enlevé à ta place !

BÈZE : Il est parti si paisiblement ; il s'est fait comprendre jusqu'au dernier soupir, en pleine clarté et pleine conscience. Et il ne semble pas mort, il paraît seulement dormir.

LE PEUPLE (*sanglotant*) : O père, père !

FAREL : O troupeau sans pasteur !

LE BOURGMESTRE : O cité sans prophète !

BÈZE : O école sans instructeur, sans maître !

LE CONSEIL, LES PASTEURS ET LE PEUPLE : O notre vrai consolateur après Dieu ! Tu nous as quittés !

(En cet instant apparaissent, venant du fond de la scène, les envoyés de la Hongrie, de l'Ecosse et des Pays-Bas).

LE PREMIER ENVOYÉ : Ah ! En quelle heure tragique nous apportons le salut respectueux de nos frères de Hongrie...

LE DEUXIÈME ENVOYÉ : Et de ceux d'Ecosse...

LE TROISIÈME ENVOYÉ : Et de ceux des Pays-Bas...

LE PREMIER : ...A la cité et à l'Eglise de Genève comme à lui-même...
(Il s'interrompt et baisse la tête, consterné).

LE DEUXIÈME (*dont la douleur éclate*) : Ah ! S'il pouvait encore l'entendre ! Nous aimerais lui dire encore une seule parole. Oh ! Nous voudrions lui en faire entendre une seule : l'œuvre de Dieu résiste !

TOUS TROIS : Oui ! L'œuvre de Dieu résiste dans le monde entier !

LE PREMIER : Elle se dresse aux confins extrêmes de l'Orient. Au brasier de sa forge, Dieu a forgé l'énergie et la fierté des Hongrois pour en faire des défenseurs de la Foi !

LE DEUXIÈME : Son œuvre monte comme le soleil au zénith de la voûte céleste et allume quand tombe le soir, sur le promontoire extrême du monde, le phare de sa flamme éternelle !

LE TROISIÈME : Entre l'Orient et l'Occident, telle une céleste rosée, elle répand dans sa course bénédicitions sur bénédicitions sur les nations altérées. Et partout où elle tombe — que ce soit tout près ou au loin — germent les semaines divines. Je l'ai vu et en témoigne ! Partout elles croissent, d'autant plus drues et plus profondément enracinées qu'elles sont combattues avec violence.

BÈZE (saisi) : L'œuvre de Dieu résiste ! Nous la voyons se dresser en vous-mêmes devant vous, juste à l'heure où, en même temps que le soleil, cette grande lumière a été enlevée à l'Eglise. Loué soit le Seigneur qui nous montre ainsi toute Sa miséricorde dans notre grande affliction ! Nous vous saluons au nom du Seigneur de toutes consolations ! (*Il leur tend ses mains à baiser*).

FAREL : « Qu'il subsiste de notre vie ce que nous avons fait pour l'Eglise et la communauté du Seigneur », telle fut sa prière. Cher frère Jehan, ah ! si tu pouvais voir encore combien ce vœu est aujourd'hui exaucé !

(*Avec une colère contenue*) : Mais ceux qui te raillaient, prétendant que Dieu t'avait surtout châtié en te refusant une postérité, ah ! Ils peuvent le voir aujourd'hui, il leur faut reconnaître, pleins de honte, quelle nombreuse postérité tu possèdes dans le monde entier et combien Dieu t'a bénî !

BÈZE : Maître Calvin vit désormais devant la face de Dieu. Mais à nos yeux il n'en vit pas moins encore dans son œuvre. Celle-ci se dresse dans le monde entier. Elle se dresse à Genève !

Aussi vrai que le Conseil et les Bourgeois se dressent ici, unis dans la volonté de rester fermes, aussi fermes que jamais !

FAREL : Que le seigneur Théodore de Bèze succède au Maître dans ses fonctions. Celui-ci l'a lui-même ordonné dans l'expression de ses dernières volontés.

LE PEUPLE : Maître Bèze ! Nul n'en est plus digne que lui !

BÈZE : Je me conforme docilement à la volonté de Dieu, et je vous prie, mes frères (*s'adressant au Conseil et aux Pasteurs*), d'être pour moi comme Aaron et Hur et de me soutenir les mains !

(*Il tend à droite et à gauche les mains au Conseil et aux Pasteurs qui les prennent et les serrent*).

CONSEILLERS ET PASTEURS : Qu'il en soit ainsi, seigneur Bèze !

BÈZE (aux envoyés) : Frères, vous aussi êtes mes conseillers, mes soutiens par la prière et par votre appui ! Formez avec nous un cer-

cle, que cette enceinte soit comme une muraille sans brèche et sans fissure !

(Les envoyés s'avancent dans l'espace qui s'étend par-derrière entre le Conseil et les Pasteurs et forment ainsi un cercle).

De même qu'aujourd'hui nous sommes tous unis,
de même l'unité de toutes nos nations
s'étend solide à tous nos frères !

LE CONSEIL : Honneur, Louange,
Gloire et reconnaissance
soient consacrés à notre Dieu
qui nous bénit jour après jour !

LES PASTEURS : Au Dieu, qui nous imposant Son fardeau
Se charge avec nous de nos faix
dans Sa miséricorde !

CONSEILLERS ET PASTEURS :

Comment ne pas rendre honneur et gloire
au Seigneur notre Dieu en Sa magnificence
qui nous donne la joie parfaite !
Il le peut, Il le veut, Il nous délivre
de toutes nos détresses et même de la mort :
la mort n'est plus par Lui qu'un chemin vers la vie.

Le Conseil, les Pasteurs et le peuple, avec les Envoyés, chantent :

« Louez ce Dieu si glorieux
Qui voit sous ses pieds les hauts cieux,
Qu'Il a formés Lui-même ;
Et de qui la tonnante voix
Fait trembler et peuples et rois
Par Sa force suprême.
Soumettez-vous à l'Eternel,
Reconnaissez qu'en Israël
Sa gloire est établie,
Comme on voit luire dans les airs,
Parmi la foudre et les éclairs,
Sa puissance infinie.

Grand Dieu, que Ton Nom glorieux
Se fait craindre de Tes saints lieux,
Qu'honore Ta présence !
A Toi qui fais notre bonheur,
A Toi, grand Dieu, soit tout honneur,
Force et magnificence. »

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements de solidarité permettent d'assurer le service de la Revue :
a) à prix réduit, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;
b) gratuitement, aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;
c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des dons peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.).
Compte postal : Paris 7284.62.

Abonnement : 10 N.F. Abonnement de solidarité : 15 N.F. ou plus.
Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 7 N.F.

ALLEMAGNE : Pastor Wilhelm LANGENOHL, Rheydt, Kirchstrasse 1. Konto Nr. 4854.
Städt. Sparkasse, Rheydt. Postcheckkonto : Köln 7275.
Abonnement : D.M. 10 ; Etudiants : D.M. 7.

BELGIQUE : Les Semailles, Centrale du Livre : 7, rue d'Ecosse, Bruxelles. Compte postal : 703.49.

Abonnement : 110 francs belges. Abonnement de solidarité : 150 francs belges ou plus.
Pasteurs et étudiants : 90 francs belges.

ETATS-UNIS, CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 2,50. Abonnement de solidarité : \$ 5 ou plus.

GRANDE-BRETAGNE : Mr. G. S. R. Cox, Tyndale Hall, Clifton, Bristol 8. — Chèques and Postal Orders should be made payable to Barclays Bank, Ltd (40, Corn Street, Bristol 1).

Abonnement : sh. 17.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma, C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : lires 1.200.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lires : 750.

PAYS-BAS : M. Th. J. BARENTSEN, Leijweg 176. s'-Gravenhage. Postrekening Nr. 384573. Telefoon : 335703.

Abonnement : Fl. 9. Abonnement de solidarité : Fl. 15 ou plus.
Etudiants : prix réduit : Fl. 6.

PORTUGAL : Prof. M. CONCEICAO Jr., Avenida dos Combatentes, 26-1º D. Algés.

Abonnement : 60 \$ 00.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 43 \$ 50.

SUISSE : M. R. BURNIER, 39, boulevard Grancy, Lausanne. Compte postal : II.6345.
Abonnement : 10 francs suisses. Abonnement de solidarité : 15 francs suisses ou plus.
Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 7 francs suisses.

AUTRES PAYS : N.F. F. 11.

PUBLICATIONS DISPONIBLES

(Extraits)

Au siège de La Revue Réformée (cf. page 3 de la couverture, France).

NOUVEAUTES.

<i>Catholicisme et Protestantisme</i> , Lettre pastorale du Synode général de l'Eglise réformée des Pays-Bas sur l'Eglise catholique-romaine, 4 ^e édition entièrement refondue. Format de poche 18 x 12. Collection « Les Bergers et les Mages »	4,80 N.F.
Jean CALVIN, <i>Brève Instruction chrétienne</i> , Adaptation en français moderne. Collection « Les Bergers et les Mages »	3,
Jean CALVIN, <i>Petit Traité de la Sainte-Cène</i> , adaptation en français moderne. Collection « Les Bergers et les Mages »	3,
Jean CALVIN, <i>La Nativité</i> .	
I. L'annonce faite à Marie et à Joseph	2,75
II. Le Cantique de Marie	2,75
III. Le Cantique de Zacharie	2,75
IV. La naissance du Sauveur	2,75

NUMEROS SPECIAUX DISPONIBLES.

Pierre LESTRINGANT, <i>Le Ministère de l'Eglise auprès des malades</i>	6,30
Jean CALVIN, <i>Sermons sur la mort et passion du Christ</i>	3,30
Théodore DE BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i>	7,
Auguste LECERF, <i>La Prière</i> (Notes dogmatiques, I)	3,90
Auguste LECERF, <i>Des Moyens de la Grâce</i> (Notes dogmatiques, II)	5,
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i>	3,50
John MURRAY, <i>Le Divorce</i>	4,65
Pierre MARCEL, <i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de grâce</i>	5,40
Pierre MARCEL, <i>L'Actualité de la Prédication</i>	2,40
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , dite « Confession de La Rochelle ». Format de poche	2,
<i>Sécularisation du monde moderne</i> , par H. DOOYEWEEIRD, R. GROB, D. M. LLOYD-JONES, Jean CADIER, André SC LEMMER, etc.	5,

(Les numéros spéciaux de *La Revue Réformée* se trouvent également en librairie).

DIVERS.

Auguste LECERF, <i>Etudes Calvinistes</i> , recueillies et introduites par André SCHLEMMER (Ed. Delachaux et Niestlé)	6,50
---	------

A LA LIBRAIRIE PROTESTANTE, 140, Bd St-Germain, Paris, 6^e

Jean CALVIN, **INSTITUTION DE LA RELIGION CHRETIENNE** (Editions Labor et Fides, Genève)

Livre I, relié : 18,90 N.F.	Broché	12,90
Livre II, relié : 24,90	Broché	18,90
Livre III, relié : 35,70	Broché	31,50
Livre IV et Tables, relié : 45,	Broché	41,70

Jean CALVIN, <i>La vraie façon de réformer l'Eglise</i>	7,90
Pierre MARCEL, <i>A l'Ecole de Dieu</i> , Catéchisme réformé (en réimpression).	
Pierre MARCEL, <i>A l'Ecoute de Dieu</i> , Manuel de direction spirituelle	5,

Le Gérant : Pierre Ch. MARCEL.

Cahors, Imprimerie A. Coueslant. — 95 051
Dépôt légal : IV-1959 Achevé d'imprimer le 25/XII/59